

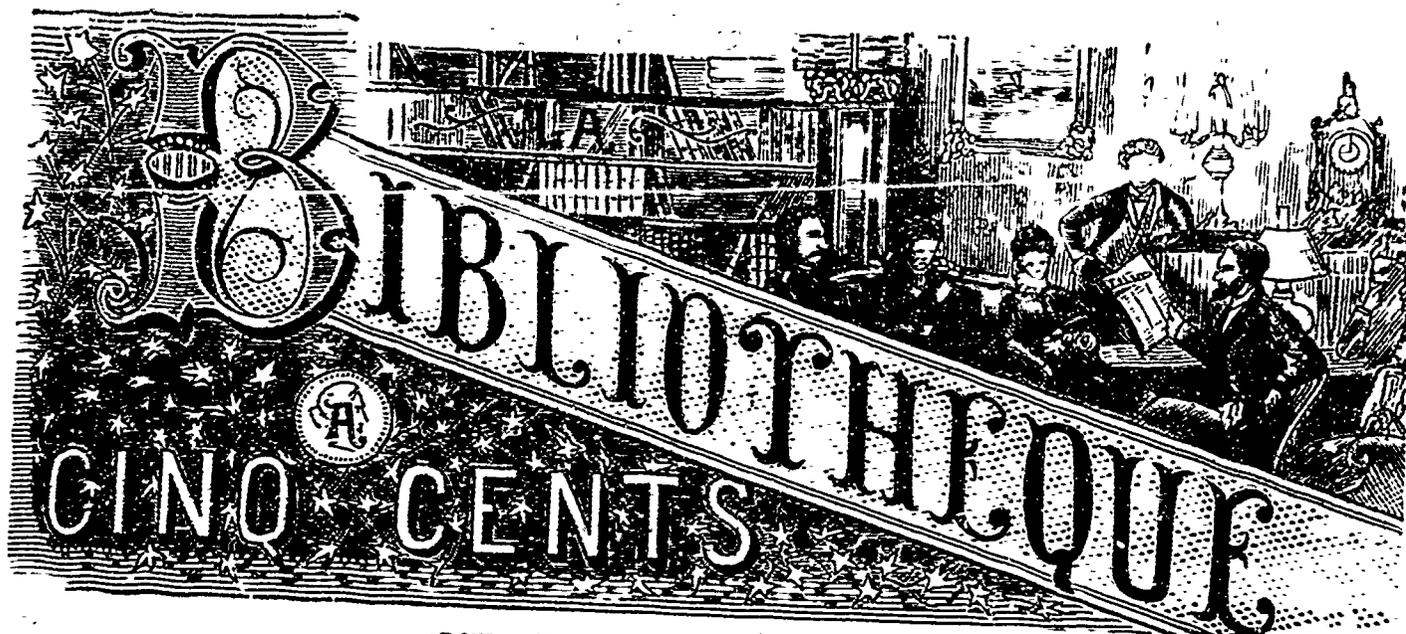
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available.<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires.  |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par POIRIER, BÉGIN & C<sup>IE</sup>, 1540, rue Notre-Dame

Vol. I. { PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 22 JUILLET 1886

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 16

# LE SECRET DE PATRICK O'DONOGHAN

Par JULES VERNE et ANDRÉ LAURIE .



"Je vous accuse d'avoir tenté de faire naufrager mon navire."

"Mon fils !..... Vous êtes mon fils !"

# LE SECRET DE PATRICK O'DONOGHAN.

## CHAPITRE I

### L'ACCIDENT DE L'"ALASKA." (1)

L'*Alaska* s'était jeté entre les roches avec une telle violence qu'il s'y trouvait comme incrusté, et restait absolument immobile. Il ne semblait pas être dans une situation immédiatement critique pour l'équipage. Les lames, rencontrant cet obstacle inaccoutumé, venaient bien le battre, en balayant le pont et jetant leurs embruns jusque dans la mâture; mais la mer n'était pas assez grosse pour que cela constituât un danger pressant. Si le temps ne changeait pas, on pouvait compter arriver au jour sans nouveau désastre.

Erik vit cela d'un coup d'œil. Il avait naturellement pris le commandement, en sa qualité de premier officier. Après avoir donné l'ordre de fermer avec soin les sabords et les hublots et de jeter des bâches goudronnées sur toutes les ouvertures, pour le cas où la mer deviendrait plus forte, il descendit à fond de cale, en compagnie du maître charpentier. Là il constata avec une vive satisfaction qu'aucune voie d'eau ne s'était produite. Le revêtement extérieur de l'*Alaska* avait évidemment protégé sa coque interne, et la précaution prise en vue des glaces polaires s'était trouvée des plus efficaces contre le récif armoricain. A la vérité, la machine à vapeur s'était arrêtée net, détraquée par l'effroyable secousse. Mais il ne s'était pas produit d'explosion, et l'on n'avait pas d'avaries vitales à déplorer. Erik résolut d'attendre le jour pour débarquer son monde, si cela était nécessaire.

Il se contenta donc de faire tirer le canon, pour demander du secours à l'île de Sein, et de mettre à la mer la chaloupe à vapeur pour la dépêcher à Lorient.

"Nulle part, se disait-il avec raison, il n'avait chance de trouver des moyens de sauvetage plus prompts et plus puissants que dans ce grand arsenal maritime de la France occidentale !"

Ainsi, à cette heure tragique, où chacun à bord croyait tout perdu sans retour, il commençait déjà à espérer. Ou plutôt son âme intrépide était de celles qui ne connaissent pas le découragement et jamais ne s'avouent vaincues.

"Qu'il soit seulement possible de dégager l'*Alaska*, pensait-il, et nous verrons bien qui aura le dernier mot !"

Mais il n'avait garde d'exprimer encore cet espoir, que les autres auraient sans doute trouvé chimérique. Il dit seulement, en revenant de la visite dans la cale, que tout allait bien pour le présent, et qu'on avait largement le temps de recevoir du secours. Puis, il ordonna une distribution de thé au rhum à tout l'équipage.

Il n'en fallait pas plus pour mettre ces grands enfants en belle humeur. Le lancement de la chaloupe à vapeur s'opéra donc avec beaucoup d'entrain.

Comme il s'achevait, des fusées, parties du phare de Sein, annoncèrent que l'on venait au navire naufragé. Bientôt des feux rouges se montrèrent dans la nuit, et passèrent au vent de l'*Alaska*. Des voix hélèrent. On put leur répondre et savoir qu'on était naufragé sur la Basse-Froide de la chaussée de Sein. Une grande heure s'écoula avant qu'un canot pût accoster, tant le ressac était fort et l'opération périlleuse. Mais, enfin, les six hommes qui le montaient parvinrent à saisir un grelin et à se hisser sur l'*Alaska*.

C'étaient six rudes pêcheurs de Sein, — grands et intrépides gaillards, — qui n'en étaient pas à leur premier sauvetage. Ils approuvèrent pleinement l'idée de demander de l'aide à Lorient, car le petit port de l'île ne pouvait offrir les ressources nécessaires. Il fut convenu que deux d'entre eux participeraient dans la chaloupe à vapeur avec maaster Hersebom et Otto, dès que la lune arriverait au-dessus de l'horizon. En attendant, ils donnèrent quelques renseignements sur le théâtre du naufrage.

La chaussée de Sein est un haut-ford, en forme de pointe, qui part de l'île de Sein, dans la direction de l'ouest et s'étend à neuf milles de distance de cette île. Elle se divise en deux parties: le pont de Sein et la Basse-Froide.

Le Pont de Sein a environ quatre milles de longueur sur un mille et demi de large. Il se compose d'une suite de roches assez élevées, qui forment une chaîne au-dessus des eaux. La Basse-Froide prolonge le Pont de Sein sur cinq milles de longueur et deux tiers de mille de largeur moyenne; elle présente également un très grand nombre d'écueils, qui ne s'élèvent pas au dessus des hautes mers, et dont un très petit nombre seulement découvrent à mer basse. Les principaux sont Cornengen, Schomeur, Cornoc-ar-Goulet, Bas-Ven, Madiou et Ar-men. Ce sont les moins redoutables, parce qu'ils sont visibles. Le nombre et l'irrégularité des pointes sous-marines, encore incomplètement connues, l'extrême violence de la mer sur ce banc de sable, les courants qui le balayent en tous sens, en font le plus dangereux des abords et le plus fécond en naufrages. Aussi les phares de l'île de Sein et du Bec-du-Raz ont-ils été établis de manière à donner l'alignement de la chaussée, qui peut ainsi être reconnue et évitée par les navires venant de l'ouest. Mais elle est restée si périlleuse pour ceux qui viennent du sud, qu'on a dû se préoccuper, de longue date, d'en signaler la pointe par un feu spécial. Malheureusement, il n'existe à cette extrémité aucun filot ou rocher où l'on puisse construire, et la violence habituelle de la mer ne permet pas de songer à un feu flottant. Il a donc fallu se résoudre à élever le phare sur la roche d'Armen, située à trois milles de la pointe extrême. Encore les travaux sont-ils entourés de si grandes difficultés, que ce phare, commencé en 1867, douze ans plus tard, en 1879, n'était arrivé qu'à moitié hauteur, c'est-à-dire à treize mètres au-dessus des eaux. On cite telle année où il n'a été possible d'y travailler que pendant huit heures, quoique les ouvriers fussent constamment à guetter l'instant favorable. Le phare n'existait donc encore qu'en projet, au moment de la catastrophe de l'*Alaska*.

Mais cela ne suffisait pas à expliquer qu'on fût venu se jeter, en sortant de Brest, sur un danger pareil. Erik se promit d'approfondir la question aussitôt après le départ de la chaloupe à vapeur.

Ce départ put bientôt s'effectuer, la lune n'ayant pas tardé à paraître. Le jeune commandant décida alors que la bordée de quart resterait seule sur le pont, l'autre allant se reposer comme à l'ordinaire; puis, il descendit à la chambre d'honneur.

M. Bredejord, M. Malarius et le docteur veillaient auprès du cadavre. Ils se levèrent en voyant entrer Erik.

"Mon pauvre enfant, qu'est-ce enfin que ce drame, et comment tout ceci est-il arrivé? demanda le docteur.

— C'est inexplicable, répondit le jeune homme en se penchant sur la carte étalée sur le bureau du mort. Je sentais instinctivement, et je l'avais dit, que nous n'étions pas en bonne route. Mais, à mon estime et à celle de tout le monde, nous sommes à trois milles au moins de l'ouest de ce feu, — à peu près ici, ajouta-t-il en montrant un point sur la carte, — et vous le voyez, aucun danger n'y est indiqué... ni banc de sable, ni récifs!... La couleur foncée des grandes profondeurs!... C'est inconcevable!... On ne peut pourtant pas supposer une erreur dans une carte de l'amirauté britannique, et sur une région maritime aussi connue, aussi minutieusement relevée depuis des siècles!... Ce qui se passe est absurde comme un cauchemar!

— Ne peut-il y avoir eu erreur sur la position? N'a-t-on pas pris et ne prend-on pas encore un feu pour un autre? demanda M. Bredejord.

— C'est à peu près impossible dans un trajet aussi court que le nôtre, depuis notre sortie de Brest! dit Erik. Songez donc que nous n'avons pas un instant perdu les terres de vue et que nous sommes constamment allés d'un rocher à l'autre! Il faudrait supposer qu'un des feux portés sur la carte n'a pas été allumé, ou qu'un feu supplémentaire a été ajouté, — sup-

(1) L'épisode qui précède "Le Secret de Patrick O'Donoghane" a pour titre: "L'Espoir du Finistère", et forme la 116 livraison de la Bibliothèque à cinq cents.

poser en un mot l'in vraisemblable !... Sans compter que cela ne suffirait pas, car notre course a été si régulière, notre loch si soigneusement relevé, qu'il n'y a pour ainsi dire pas d'erreur admissible ! Nous pouvons donner, à cinq cents mètres près, le graphique de notre route. Le terme de ce graphique correspond exactement à la position que l'observation nous assigne actuellement par rapport au feu de l'île de Sein !... Et pourtant le fait est que nous sommes sur un écueil, quand, d'après la carte, nous devrions être sur trois cents mètres d'eau ! .....

— Mais comment cela va-t-il finir ? Voilà ce qu'il faudrait savoir ! s'écria le docteur.

— Nous le saurons bientôt, répondit Erik, si les autorités maritimes veulent mettre quelque empressement à nous envoyer du secours. Pour le présent, nous n'avons qu'à attendre, et le mieux pour tout le monde sera d'aller paisiblement dormir, comme si nous étions à l'ancre dans la baie la plus sûre ! ”

Le jeune commandant n'ajoutait pas que, personnellement, il se réservait le soin de veiller pendant que ses amis se livreraient au repos. Et c'est ce qu'il fit toute la nuit, tantôt se promenant sur le pont et s'assurant que les hommes de quart faisaient bonne garde, tantôt redescendant quelques minutes au salon.

Comme le jour allait poindre, il eut la satisfaction de constater que la houle tombait à vue d'œil avec la brise. Il s'aperçut aussi que la marée était au plus bas, et allait bientôt laisser l'*Alaska* presque à sec. Cela lui donnait l'espoir de vérifier promptement l'étendue du désastre, et, en effet, vers sept heures du matin, il lui fut possible de procéder à cet examen.

Le navire se trouvait comme piqué sur ces dents de rochers, qui sortent du banc de sable. Trois de ces pointes avaient crevé le bordage extérieur de l'*Alaska* au moment du naufrage, et le maintenaient comme auraient pu le faire des étais. La direction même de ces étais, qui étaient inclinés vers le nord, c'est-à-dire en sens contraire de la marche de l'*Alaska* au moment du naufrage, expliquait qu'ils l'eussent arrêté net au bord même du banc de sable, et empêché d'aller se jeter plus avant sur l'écueil. La manœuvre suprême, commandée par Erik, avait aussi contribué à rendre le choc moins terrible. Le navire, ayant fait machine en arrière quelques secondes avant de toucher, n'avait été porté sur le récif que par ce qui lui restait de vitesse acquise et par le courant. Nul doute que, sans cela, il eût été mis en pièces. D'autre part, la brise et les lames, s'étant tenues toute la nuit dans le même sens, avaient aidé à maintenir l'*Alaska* en place, au lieu de le fixer sur les roches, comme cela n'aurait pas manqué avec un changement de vent. Au total, il n'était pas possible d'avoir plus de bonheur dans un désastre. Toute la question maintenant restait d'arriver à dégager le navire, avant qu'une saute de vent vint modifier des conditions si favorables.

Erik résolut de ne pas perdre une minute. Aussitôt après le déjeuner de l'équipage, il mit tout le monde au travail pour élargir, à grands coups de hache, les trois plaies principales faites au bordage extérieur par les pointes de rocher. Qu'un remorqueur, envoyé de Lorient, arrivât à temps maintenant, et il deviendrait possible, à marée haute, de dégager l'*Alaska* presque sans effort. On peut penser si le jeune commandant épiait, avec impatience, l'apparition du moindre panache de fumée sur l'horizon.

Tout vint à souhait comme il le désirait. Et d'abord, le temps resta aussi calme, aussi doux qu'on pouvait l'espérer. Puis, vers midi, un avis, suivi de près par un remorqueur, parut dans les eaux de l'*Alaska*. L'avis était commandé par un lieutenant de vaisseau, qui venait se mettre courtoisement à la disposition des naufragés.

Erik et l'état-major du navire suédois le reçurent à la coupée, comme cela se doit ; puis, on descendit au salon.

— Mais expliquez-moi donc, demanda le lieutenant, comment vous avez pu vous jeter sur la chaussée de Sein, en sortant de Brest, demanda-t-il à Erik.

— Cette carte vous l'expliquera, répondit Erik. Il n'y est fait aucune mention de ce danger ! ”

L'officier français examina avec curiosité d'abord, puis avec stupeur, le tracé géographique qui lui était soumis.

— En effet, la Basse-Froide n'y est pas marquée... ni le Pont de Sein... s'écria-t-il. C'est une négligence inouïe !... Comment ! la teinte bleue des grandes profondeurs au ras de l'île !... Et ce profil à pic !... jusqu'à la position du phare qui est inexactement donnée !... Vous me voyez aller de surprise en surprise ! C'est pourtant une carte de l'amirauté britannique !... Mais pour une mauvaise carte, assurément c'en est une !... On dirait qu'on a pris plaisir à la faire erronée, trompeuse et perfide !... Les navigateurs d'autrefois jouaient volontiers de ces aimables tours à leurs rivaux ! Je n'aurais jamais cru que l'Angleterre pût avoir conservé de pareilles traditions !

— Est-il bien sûr que ce soit l'Angleterre ? demanda M. Bredejord de sa voix flûtée. Pour moi, il me vient un autre soupçon ; c'est que cette carte pourrait être bien l'œuvre d'un faussaire, et avoir été placée, par une main criminelle, dans le casier de l'*Alaska*...

— Par Tudor Brown ! s'écria impétueusement Erik. Le soir du dîner chez le préfet de Brest !... quand il s'est introduit dans la chambre d'honneur, sous prétexte de consulter une carte !... Oh ! l'insâme !... C'est donc pourquoi il n'est pas revenu à bord ?...

— Cela semble trop évident ! dit le docteur Schwaryen-crona. Et pourtant, une action si noire suppose de tels abîmes de scélératesse !... Dans quel but l'aurait-il commise ?...

— Et dans quel but est-il venu à Stockholm, tout exprès pour vous dire que Patrick O'Donoghane était mort ? répliqua M. Bredejord. Dans quel but a-t-il souscrit vingt-cinq mille kröners pour le voyage de l'*Alaska*, quand ce voyage ne pouvait plus faire de doute ?... Dans quel but s'est-il embarqué avec nous pour nous quitter à Brest ?... En vérité, je trouve qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir maintenant, entre ces faits, un enchaînement aussi logique qu'effrayant ! Quel est dans tout cela l'intérêt de Tudor Brown ? Je l'ignore. Mais cet intérêt doit être bien grave, bien redoutable, pour qu'il n'ait pas reculé devant de pareils moyens d'arrêter notre conquête ! Car, j'en suis convaincu, maintenant, c'est lui qui nous a fait relâcher à Brest, c'est lui qui nous a conduits comme par la main sur l'écueil où nous devions trouver la mort !

— Il semble pourtant difficile qu'il ait prévu la route que choisirait le capitaine ! objecta honnêtement M. Malarius.

— Pourquoi ? Cette route n'était-elle pas tout indiquée par la modification même qu'il avait fait subir à la carte ? Après trois jours de retard, il était certain que le commandant Marsilas voudrait regagner le temps perdu et irait au plus court ! Croyant la mer libre au bord de Sein et allant au sud, il y avait neuf à parier sur dix qu'il se jetterait sur la Chaussée !...

— C'est vrai, dit Erik, mais la preuve que le procédé était bien incertain, c'est que j'avais insisté auprès du commandant pour qu'il courût encore à l'ouest.

— Et qui dit que d'autres cartes n'étaient pas prêtes pour nous tromper sur d'autres parages, si nous avions échappé à la Basse-Froide ? s'écria M. Bredejord.

— C'est facile à vérifier, ” répliqua Erik, en allant prendre dans le casier toutes les cartes de détails qui s'y trouvaient.

La première qu'il ouvrit était celle de la Corogne, — et d'un coup d'œil, l'officier français y signala deux ou trois erreurs graves. La seconde était celle du cap Saint-Vincent. Il en était de même. La troisième était celle de Gibraltar. Ici encore les fausses indications éclataient aux yeux ! Un plus ample examen eût été superflu, et aucun doute ne pouvait subsister. Si le naufrage de l'*Alaska* ne s'était pas produit à la Chaussée de Sein, il devait nécessairement se produire avant d'arriver à Malte !

Quant au procédé employé pour préparer ses attentats, un

examen attentif des cartes suffit à le révéler. C'était bien des cartes de l'amirauté anglaise, mais effacées en partie par un lavage chimique, et retouchées de manière à donner des indications fausses parmi les indications vraies. Si habiles que fussent ces retouches, elles se distinguaient à de légères différences de teinte et de ton, maintenant qu'on en était averti. Enfin, une circonstance mettait hors de doute la préméditation du coupable : les cartes de l'*Alaska* portaient le timbre du ministère de la marine suédoise, celles qu'on avait introduites dans la collection n'avaient pas de timbre. Le faussaire avait jugé qu'on n'y regarderait pas de si près pour courir à la mort.

Ces découvertes successives avaient plongé dans la consternation tous ceux qui prenaient part à l'enquête. Erik sortit le premier du profond silence qui avait succédé à la discussion.

« Pauvre commandant Marsilas ! dit-il d'une voix émue, c'est lui qui aura payé pour nous tous !... Mais, puisque nous avons échappé, presque par miracle, au sort qui nous était réservé, tâchons au moins de ne plus rien laisser au hasard !... La marée monte et sera bientôt assez haute pour qu'il soit possible de dégager l'*Alaska* !... Si vous le voulez bien, Messieurs, nous allons nous en occuper sans délai ! »

Il parlait avec une autorité simple, dignité modeste que lui inspirait déjà le sentiment de la responsabilité. Se voir à son âge investi du commandement d'un navire, dans de telles circonstances et au début d'une expédition aussi hasardeuse, était certes une aventure assez imprévue. Mais il avait, depuis la veille, la certitude de se trouver à la hauteur de tous les devoirs ; il savait qu'il pouvait compter sur lui-même, sur son équipage, et cette idée le transfigurait. L'enfant d'hier était aujourd'hui un homme. La flamme des héros brillait dans son regard. Son ascendant s'imposait invinciblement à tout son entourage. M. Bredejord et le docteur le subissaient comme les autres.

L'opération, préparée par les travaux de la matinée, fut plus facile encore qu'on ne l'espérait. Soulevé par le flot, le navire ne demandait en quelque sorte qu'à s'arracher aux pointes de rocher qui le retenaient. Il suffit au remorqueur de se mettre en marche et d'exercer une traction sur les amarres de l'arrière, pour qu'avec un grincement de bois traîné et de bordages déchirés, le navire échappât à la terrible étreinte, et, tout à coup, se retrouvât libre, — alourdi, il est vrai, par l'eau qui inondait ses compartiments étanches, privé du secours de son hélice qui avait talonné, et de sa machine qui restait inerte et silencieuse, — mais maniable, après tout, obéissant à la barre et prêt à naviguer, s'il l'avait fallu, sous ses deux focs et son hunier.

Tout l'équipage, assemblé sur le pont, avait suivi avec une émotion assez concevable les péripéties de cet effort décisif, et il salua d'un hurrah la délivrance de l'*Alaska*. L'avis français et le remorqueur répondirent à ce cri de joie par des acclamations pareilles. Il était trois heures après midi. Tout près de l'horizon un beau soleil de février inondait de lumière la mer calme et scintillante, qui achevait de recouvrir les sables et les rochers de la Basse Froide, comme pour effacer jusqu'au souvenir des drames de la nuit.

Le soir même, l'*Alaska* était en sûreté dans la rade de Lorient. Dès le lendemain, les autorités maritimes françaises, avec une bonne grâce parfaite, autorisaient sa mise à sec dans un des bassins de radoub de Caudan. Les avaries de la coque n'avaient rien de grave. Celles de la machine étaient plus compliquées, mais non pas sans remède. Peut-être auraient-elles, néanmoins, nécessité partout ailleurs de très longs délais. Mais, comme Erik l'avait prévu, nulle part au monde il n'aurait pu trouver, du jour au lendemain, les précieuses ressources que lui offraient les chantiers de construction navale, les forges et fonderies de Lorient. La maison Gamard, Norris et Cie s'engagea à tout réparer en trois semaines. On était au 23 février ; le 16 mars, on pourrait se remettre en route, avec de bonnes cartes, cette fois.

Cela laissait trois mois et demi pour arriver au détroit de Behring à la fin de juin. L'entreprise n'avait rien d'impossible, quoiqu'elle se trouvât resserrée dans des limites assez

étroites. Erik n'admettait même pas qu'on pût l'abandonner. Il ne craignait qu'une chose, c'était de s'y voir contraint. Aussi avait-il refusé d'adresser à Stockholm un rapport sur le naufrage, de peur d'être rappelé, et de déposer une plainte en justice contre l'auteur présumé de l'attentat, de peur d'être retardé par l'instruction criminelle.

Qui sait pourtant si l'impunité n'allait pas encourager Tudor Brown à semer de nouveaux obstacles sur la route de l'*Alaska* ? C'est ce que M. Bredejord et le docteur se demandaient, en jouant au whist avec M. Malarius dans le petit salon de l'hôtel où ils étaient descendus en arrivant à Lorient.

Pour M. Bredejord, la question ne faisait pas doute. Un sacrifiant comme ce Tudor Brown, s'il connaissait l'échec de sa tentative, — et comment douter qu'il la connût ? — ne devait reculer devant rien pour la renouveler. Croire qu'on arriverait jamais au détroit de Behring était donc plus qu'une illusion, c'était de la démence. M. Bredejord ne savait pas comment Tudor Brown s'y prendrait pour l'empêcher ; mais il était certain qu'il en trouverait le moyen. Le docteur Schwaryencrona inclinait à penser de même, et M. Malarius ne se trouvait guère plus rassuré. Le découragement planait donc sur ces parties de whist, et les promenades que les trois amis faisaient aux alentours de la ville n'étaient pas non plus bien gaies. Leur grande affaire était de surveiller les travaux du mausolée qu'ils élevaient au commandant Marsilas, dont Lorient avait suivi les obsèques. Et la vue de ce monument funèbre n'était pas faite pour donner aux survivants de l'*Alaska* des idées couleur de rose.

Mais il leur suffisait de retrouver Erik pour se reprendre à espérer. Sa résolution à lui était si inébranlable, son activité si soutenue, il montrait une volonté si ferme d'aborder tous les obstacles, quels qu'ils fussent, avec la certitude de les vaincre, qu'il devenait impossible de manifester ou même de conserver intérieurement des sentiments moins héroïques.

Un fait nouveau vint pourtant donner la preuve que Tudor Brown poursuivait un programme défini. Le 14 mars au soir, Erik avait vu les travaux de la machine presque achevés. Il ne restait plus qu'à ajuster une des pompes, et cela devait être fait le lendemain. A l'heure dite, on allait être prêt. Or, dans la nuit du 14 au 15, ce corps de pompe disparut des ateliers de MM. Gamard, Norris et Cie, et il fut impossible de le retrouver. Comment s'était fait cet enlèvement ? Quels en étaient les auteurs ? C'est ce que l'enquête la plus minutieuse ne put établir.

Toujours est-il qu'il fallait maintenant dix jours de plus pour refaire ce travail, ce qui ajournait au 25 mars le départ de l'*Alaska*.

Chose singulière, cet incident eut plus d'influence sur l'esprit d'Erik que n'en avait eu le naufrage même. Il y vit, en effet, la marque certaine d'une volonté persistante d'empêcher le voyage de l'*Alaska*. Et cette évidence redoubla encore, s'il est possible, l'ardent désir qu'il avait de la mener à bien.

Ces dix jours de délai furent presque exclusivement consacrés par lui à examiner la question sous toutes ses faces. Plus il étudiait, plus il arrivait à se convaincre que se donner pour mandat d'arriver au détroit de Behring en trois mois, par un itinéraire connu de Tudor Brown, quand l'*Alaska* se trouvait encore à Lorient, quarante jours après avoir quitté Stockholm, c'était courir à l'insuccès, sinon au désastre irréparable.

Cette conclusion ne l'arrêta pas ; mais elle l'amena à penser qu'une modification aux plans originaux était indispensable. Il n'eut garde, d'ailleurs, d'en rien dire, jugeant avec raison que le secret était la condition première de la victoire. Il se contenta de surveiller plus étroitement que jamais les travaux de réparation.

Mais ses compagnons crurent remarquer qu'il était désormais moins pressé de repartir. Ils en conclurent qu'au fond il voyait l'entreprise irréalisable, comme, pour leur compte, ils le croyaient désormais.

En quoi ils se trompaient.

Le 25 mars à midi, l'*Alaska* sortait du bassin, descendait la rade et reprenait le large.

## CHAPITRE II

### LE PLUS COURT CHEMIN

Les côtes de France venaient de disparaître à l'horizon, quand Erik convoqua au salon ses trois amis et conseillers pour une communication grave.

« J'ai beaucoup réfléchi, leur dit-il, aux circonstances qui ont marqué notre voyage depuis le jour où nous avons quitté Stockholm. Une conclusion s'impose, c'est que nous devons nous attendre à rencontrer encore sur notre route des obstacles ou des contretemps. Celui qui a osé nous envoyer à la mort sur la Basse-Froïde ne se tiendra pas pour battu !... Peut-être nous guette-t-il déjà à Gibraltar, à Malte ou ailleurs... S'il n'arrive pas à causer notre perte, il me paraît au moins certain qu'il parviendra à nous retarder... Nous n'arriverons donc pas au détroit de Behring pour la saison d'été, la seule pendant laquelle l'océan Glacial soit abordable !

— C'est aussi ma conclusion, déclara M. Bredejord. Je la gardais pour moi, parce qu'il ne me convenait pas de t'enlever tout espoir, mon cher enfant. Mais j'en suis convaincu, nous devons désormais renoncer à franchir en trois mois la distance qui nous sépare du détroit de Behring.

— C'est mon avis, dit le docteur.

De son côté, M. Malarius indiqua d'un signe de tête qu'il partageait cette opinion.

« Eh bien, reprit Erik, cela posé, quelle ligne de conduite nous reste-t-il à adopter ?

— Il n'y en a qu'une de raisonnable et de conforme au devoir, répondit M. Bredejord, c'est de renoncer à une entreprise que nous reconnaissons irréalisable et de rentrer à Stockholm. Tu l'as compris, mon enfant, et je te félicite au nom de tous de savoir regarder cette nécessité en face.

— Voilà un compliment que je ne saurais accepter, s'écria Erik en souriant, car je ne le mérite en rien. Non ! je ne songe nullement à renoncer à notre entreprise, et je suis loin de la regarder comme irréalisable !... Je crois seulement que, pour la mener à bien, il est nécessaire de déjouer les machinations du scélérat qui nous guette, et, dans ce but, la première mesure à prendre est de changer entièrement notre itinéraire.

— Un changement d'itinéraire pourra seulement compliquer les difficultés, répliqua le docteur, puisque nous avons arrêté le plus direct. S'il nous est malaisé d'arriver en trois mois au détroit de Behring par la Méditerranée et le canal de Suez, ce serait tout à fait impossible par la voie du cap de Bonne-Espérance ou du cap Horn, et l'une ou l'autre de ces routes nous prendrait nécessairement cinq à six mois.

— Il y en a une autre qui abrégierait le voyage au lieu de l'allonger, et où nous serions sûrs de ne pas rencontrer Tudor Brown, dit Erik, sans s'émouvoir de l'objection.

— Une autre route ? répliqua M. Schwaryencrona. Ma foi, je ne la connais pas ; à moins que tu ne veuilles parler de la voie de Panama !... Or, elle n'est pas encore praticable aux navires, que je sache, et ne le sera pas avant plusieurs années !

— Je ne songe ni à la voie de Panama ni à celle du cap Horn, ni à celle du cap de Bonne-Espérance, reprit le jeune commandant de l'*Alaska*. La route dont je parle, la seule par laquelle nous puissions arriver en trois mois au détroit de Behring, c'est l'océan Glacial, le passage du nord-ouest !

Puis, voyant ses auditeurs stupéfaits de cette conclusion inattendue, Erik la développa.

« Le passage du nord-ouest n'est plus aujourd'hui ce qu'il était jadis, reprit-il, l'épouvante et le tourment des navigateurs. C'est une voie intermittente, — puisqu'elle n'est guère ouverte chaque année que pendant huit à dix semaines, — mais parfaitement connue maintenant, tracée sur d'excellentes cartes, fréquentée par des centaines de navires baleiniers.

Il est encore rare qu'on la prenne pour se rendre de l'Atlantique au Pacifique, j'en demeure d'accord. La plupart de

ceux qui l'abordent de l'un ou de l'autre côté, ne la parcourent que partiellement. Il pourra même arriver, si les circonstances ne sont pas favorables, qu'elle reste fermée devant nous, ou que nous ne la trouvions pas ouverte précisément à l'heure où nous aurions besoin qu'elle le fût. C'est une chance à courir !... Mais je dis qu'il y a beaucoup de motifs d'espérer le succès par cette voie, tandis qu'il n'y en a pour ainsi dire plus aucun par les autres. Et, cela étant, notre devoir, le mandat que nous avons reçu de nos souscripteurs, celui que nous nous sommes imposé à nous-mêmes, est d'adopter le seul moyen qui nous reste d'arriver à temps au détroit de Behring. Un navire ordinaire, armé pour la navigation des mers tropicales, pourrait hésiter devant cette nécessité. Un navire comme l'*Alaska* armé précisément en vue de la navigation circumpolaire, ne saurait hésiter. Pour mon compte, je le déclare, je rentrerai peut-être à Stockholm sans avoir retrouvé Nordenskiöld !... je n'y rentrerai point sans avoir tout tenté pour le rejoindre ! »

Le raisonnement d'Erik était si serré que personne n'essaya de le réfuter. Qu'auraient pu objecter le docteur, M. Bredejord et M. Malarius ? Ils voyaient bien les difficultés du nouveau plan. Mais, du moins, ces difficultés pouvaient n'être pas insurmontables, tandis que tout autre système était à peu près sans espoir. Aussi n'hésitèrent-ils pas à convenir qu'il serait, en tout cas, plus glorieux de tenter l'aventure que de rentrer l'oreille basse à Stockholm.

« Je ne vois, pour ma part, qu'une objection sérieuse, dit le docteur Schwaryencrona, après être resté quelques minutes absorbé dans ses réflexions. C'est la difficulté de se procurer du charbon dans ces régions arctiques. Or, sans charbon, adieu la possibilité de franchir à point le passage du nord-ouest, en profitant du temps, souvent très court, pendant lequel il est praticable !

— J'ai prévu la difficulté, qui est en effet la seule, répliqua Erik, et je ne la crois pas insoluble. Au lieu de nous diriger sur Gibraltar et Malte, où nous attendent sans doute de nouvelles machinations de Tudor Brown, nous allons nous rendre à Londres. De là, j'enverrai, par câble transatlantique, à une maison de Montréal, l'ordre de dépêcher sans délai un bateau à charbon qui s'en ira nous attendre dans la baie de Baffin, et à une maison de San-Francisco, l'ordre d'en envoyer un autre au détroit de Behring. Nous avons les fonds nécessaires et au-delà, car la quantité de houille indispensable sera, en tout cas, très inférieure à celle qu'il nous aurait fallu par la voie d'Asie, le trajet étant beaucoup plus court. Il est inutile que nous arrivions à la mer de Baffin avant la fin de mai, et nous ne pouvons en aucune façon espérer d'être au détroit de Behring avant la fin de juin. Nos correspondants de Montréal et de San-Francisco auront donc largement le temps d'exécuter nos ordres, couverts par des dépôts de fonds chez un banquier de Londres... Dès lors, la question se réduira à trouver le passage du nord-ouest praticable. Cela ne dépend évidemment pas de nous. Mais, si nous le trouvons fermé, du moins aurons-nous la consolation de nous dire que nous n'avons rien négligé de ce qui pouvait nous donner le succès !

— C'est évident ! s'écria M. Malarius. Mon cher enfant, il n'y a rien à répondre à tes arguments !

— Doucement, doucement ! dit M. Bredejord. Ne nous emportons pas ! J'ai une autre objection, moi ! Crois-tu, mon cher Erik, que l'*Alaska* pourra passer inaperçu dans les eaux de la Tamise ? Non, n'est-il pas vrai ? Les journaux parleront de son arrivée. Les agences télégraphiques le signaleront. Tudor Brown en aura connaissance. Il saura en conclure que nos plans sont modifiés. Qui l'empêchera alors de modifier les siens ? Crois-tu qu'il lui sera bien difficile d'empêcher, par exemple, l'arrivée des bateaux à charbon, sans lesquels tu ne pourras rien ?

— C'est vrai, répondit Erik, et cela prouve comme il faut penser à tout ! Nous n'irons donc pas à Londres ! Nous allons relâcher à Lisbonne, comme si nous étions toujours en route pour Gibraltar et Suez. Puis, l'un de nous partira in-

cognito pour Madrid, et, sans expliquer pourquoi ni comment, se mettra en communication télégraphique avec Montréal et San-Francisco, pour commander les bateaux à charbon. Ces bateaux, on ne saura pas à qui ils sont destinés, et ils resteront aux points désignés à la disposition du capitaine qui leur apportera un mot d'ordre convenu.

—Parfait ! Il devient presque impossible ainsi que Tudor Brown retrouve notre trace !

—Vous voulez dire "ma" trace, car j'espère bien que vous n'allez pas vous engager avec moi dans les mers arctiques ! dit Erik.

—Ma foi ! si, et je veux en avoir le cœur net ! répondit le docteur. Il ne sera pas dit que ce scélérat de Tudor Brown m'aura fait reculer !

—Moi non plus ! " s'écrièrent ensemble M. Bredejord et M. Malarius.

Le jeune commandant voulut combattre cette résolution, expliquer à ses amis les dangers et la monotonie du voyage qu'ils prétendaient faire avec lui. Mais il ne put rien contre une décision arrêtée. Les périls déjà courus en commun, disaient-ils, leur faisaient maintenant un devoir d'honneur d'aller jusqu'au bout. Le seul moyen de rendre un tel voyage acceptable pour les uns et les autres, était de ne pas se séparer. Toutes les précautions n'avaient-elles pas été prises à bord de l'*Alaska* pour ne pas souffrir du froid outre mesure ? Ce n'étaient pas des Suédois ou des Norvégiens qui craignaient une gelée !

Bref, Erik dut capituler, et il resta entendu que la modification de l'itinéraire ne changerait rien au personnel du navire.

On glissera rapidement sur la première partie du voyage. Le 2 avril, l'*Alaska* était à Lisbonne. Avant que les journaux portugais eussent seulement signalé sa présence, M. Bredejord s'était rendu à Madrid et mis en rapport, par l'intermédiaire d'une maison de banque et du cable transatlantique français, avec deux importantes maisons de Montréal et de San-Francisco. Il avait conclu l'envoi de bateaux à charbon à des points désignés et indiqué le mot d'ordre par lequel Erik se ferait reconnaître. Ce mot d'ordre n'était autre que la devise trouvée sur lui quand il flottait sur la bouée du *Cynthia* : *Semper idem*. Enfin, le 9 avril, ces transactions bien et dûment terminées, M. Bredejord rentré à Lisbonne, l'*Alaska* reprenait le large.

Le 25 du même mois, après une heureuse traversée de l'Atlantique, il arrivait à Montréal, y faisait du charbon et s'assurait que ses ordres avaient été pontuellement exécutés. Le 29, il quittait les eaux du Saint-Laurent pour franchir le lendemain le détroit de Belle Isle, qui sépare le Labrador de Terre-Neuve. Le 10 mai, il trouvait à Godhaven, sur la côte du Groënland, le bateau à charbon qui l'y avait précédé.

Erik savait fort bien qu'à cette date, il ne pouvait songer à franchir le Cercle arctique, ni s'engager dans les tortueux détours du passage du nord-ouest, encore fermé par les glaces sur la plus grande partie de sa longueur. Mais il comptait avec raison de prendre dans ces parages, si fréquentés par les baleiniers, des informations précises sur les meilleures cartes. Il put aussi acheter, à un prix d'ailleurs assez élevé, une douzaine de chiens qui devaient avec Klaas composer au besoin l'attelage des traîneaux.

Comme toutes les stations danoises de la côte du Groënland Godhaven n'est qu'un pauvre village et sert d'entrepôt aux marchands d'huiles ou de fourrures du pays. A cette époque de l'année, le froid n'y est guère plus vif qu'à Stockholm ou à Noroë. Mais Erik et ses amis constataient avec surprise, combien deux pays, situés à la même distance du pôle, peuvent être profondément différents. Goehaven se trouve précisément à la même latitude que Bergen. Or, tandis que la Norvège méridionale est, en avril, toute verte de forêts, d'arbres à fruits et même de vignes cultivées en espaliers sur des couches d'engrais, le Groënland est encore, en mai, caché sous les glaces et les neiges, et pas un arbre n'en égaye la monotonie. La forme du littoral norvégien, profondément

découpé en fiords et abrités par des chaînes d'îles, contribue presque autant que la tiédeur du Gulf-Stream à relever la température générale du pays. Au Groënland, au contraire, les côtes basses et régulières reçoivent de première main les brises du pôle. Aussi sont-elles bordées jusqu'au milieu de l'île d'une bande de glace de plusieurs pieds d'épaisseur.

Quinze jours s'écoulèrent dans cette relâche ; puis l'*Alaska* remonta le détroit de Davis en longeant la côte groënlandaise et franchit le cercle polaire.

Le 28 mai, il rencontra pour la première fois des glaces flottantes par 70° 15' de latitude nord avec une température de deux degrés au-dessous de zéro. Ces premières glaces étaient, il est vrai, dans un état complet d'émiettement ou dérivèrent par petites bandes isolées. Mais bientôt elles devinrent plus denses, et il fallut fréquemment, pour avancer, se frayer un passage à coups d'éperon. La navigation n'offrait encore ni dangers sérieux, ni difficultés réelles. A mille signes on s'apercevait pourtant que c'était là un monde nouveau.

Tous les objets un peu éloignés semblaient sans couleur et pour ainsi dire sans corps. L'œil ne savait où se reposer dans la perpétuelle mobilité des horizons, dont l'aspect se modifiait à chaque minute par l'action dissolvante des lames ou du soleil sur les masses flottantes. Mais c'était surtout la nuit, et sous les rayons du foyer électrique allumé dans le "nid de corbeau" de l'*Alaska*, que la mer de Baffin, où l'on venait d'entrer, prenait des aspects fantastiques.

" Qui pourrait, a dit un témoin oculaire, rendre ces images mélancoliques, les bruissements du flot sous les glaçons errants, le bruit singulier des grappes de neige qui s'abîment soudain et s'éteignent dans l'eau comme une flamme qui grésille ? Qui pourrait se figurer les splendides cascades qui ruissellent de tous côtés, les soulèvements d'écume produits par leur chute, l'effroi comique des oiseaux de mer en train de dormir sur un radeau de glace, et qui, perdant tout à coup leur point d'appui, s'envolent en tournoyant pour aller bientôt se poser derechef sur quelque autre ? Et, le matin, quelle bizarre fantasmagorie, quand le soleil, avec sa brillante aréole de cirrus, perce subitement le brouillard, laissant voir d'abord un petit pan de ciel bleu, qui va peu à peu s'agrandissant, et semble poursuivre, jusqu'aux limites de l'horizon, les nuées vaporeuses emportées dans une folle déroute ? "

Ces spectacles et tous ceux que présentent les mers glaciales, Erik et ses amis purent les contempler à loisir en quittant la côte du Groënland, qu'ils avaient longée jusqu'à la hauteur d'Uppernawik, pour se diriger ensuite vers l'ouest, et traverser la mer de Baffin dans toute sa largeur. Ici les difficultés devinrent plus sérieuses, car cette mer est le grand chemin des glaces polaires, entraînées par les innombrables courants qui y débouchent. L'*Alaska* avait presque incessamment à se frayer une voie à travers d'immenses champs de glace. Par moments, il se trouvait arrêté devant des barrières insurmontables qu'il fallait tourner, ne pouvant les rompre. Ou bien était assailli par des tempêtes de neige, qui couvraient le pont, les mâts et tous les agrès d'une ouate épaisse. Assiégé par des amoncellements de glaçons que le vent poussait tout à coup sur lui, il était menacé de s'envelir sous leur masse. Ou encore, il s'engageait dans une "wacke", sorte de lac entouré par la banquise et fermé comme une impasse. En sortait-il pour retrouver la mer libre ? c'est alors surtout qu'il fallait ouvrir l'œil pour ne pas être pris en flanc par quelque iceberg monstrueux, arrivant du nord avec une vitesse vertigineuse, et dont la masse effrayante aurait écrasé l'*Alaska* comme une noisette. Mais un danger plus grave encore était celui des glaces sous-marines, que la quille heurtait et faisait basculer, — véritables paradoxes hydrostatiques, qui n'attendaient qu'un contact pour se redresser avec une violence souvent terrible en brisant tout sous leur coup de bélier. L'*Alaska* perdit ainsi ses deux chaloupes et se vit parfois obligé de hisser son hélice à bord afin d'en redresser les ailes. Il faut avoir passé par ces épreuves et les dangers de tous les instants que présente la navigation dans les mers arctiques, pour s'en faire une idée même approximative. Après,

une ou deux semaines d'un pareil régime, l'équipage le plus intrépide est à bout de forces. Un repos lui est nécessaire.

Du moins ces épreuves et ces dangers avaient-ils une compensation dans la rapidité avec laquelle les degrés de longitude s'égreuaient sur le livre de bord. Il y eut des jours où l'on en comptait dix et jusqu'à douze. Il y eut des jours où l'on n'en comptait qu'un et moins encore. Mais enfin, le 11 juin, l'*Alaska* revit la terre et jeta l'ancre à l'entrée du détroit de Lancaster.

Erik avait cru qu'il serait obligé d'attendre quelques jours avant de s'engager dans ce long couloir. A sa surprise et à sa joie, il le trouva libre,—du moins à l'entrée. Il y pénétra donc résolument. Mais ce fut pour se voir, le lendemain, bloqué par les glaces pour trois jours entiers. Grâce aux courants violents, qui balayent ce canal arctique, il ne tarda pas, toutefois, à se trouver dégagé, comme le lui avaient annoncé les baleiniers de Godhaven, et il put continuer sa route.

Le 17, il arrivait au détroit de Barrow et le brûlait à toute vapeur. Mais, le 19, au moment de déboucher dans Melville-Sound, à la hauteur du cap Walk, il se vit encore barré par les glaces.

Tout d'abord, il prit son mal en patience, attendant la débâcle. Mais les jours succédaient aux jours, et la débâcle ne venait pas.

A la vérité, les distractions ne manquaient point aux voyageurs. Arrêtés tout près de la côte et munis de tout ce qui pouvait rendre leur position moins précaire, ils purent entreprendre des promenades en traîneau, chasser le phoque, voir au loin les baleines prenant leurs ébats. Le solstice d'été approchait ; depuis le 15, l'*Alaska* avait le spectacle étonnant, et nouveau—même pour des Norvégiens ou des Suédois du sud,—de ce soleil de minuit, rasant l'horizon sans le quitter, puis remontant dans les cieux. En gravissant une hauteur sans nom, qui s'élève dans ces parages désolés, on pouvait voir l'astre du jour décrire en vingt-quatre heures un cercle complet sur l'espace. Le soir, tandis qu'on restait baigné dans sa lumière, au loin toutes les régions du sud étaient plongées dans la nuit. Cette lumière, il est vrai, est pâle et languissante ; les formes perdent leur saillie ; l'ombre des objets devient de plus en plus molle ; la nature entière revêt l'apparence d'une vision. On sent alors plus vivement encore dans quel monde extrême on se trouve, et combien près du pôle !... Et pourtant le froid n'était pas vif. La température ne descendait guère au-dessous de 4 ou 5 degrés centigrades. Parfois l'air était si doux qu'on avait peine à se persuader qu'on fût véritablement au cœur de la zone arctique.

Mais ces curiosités ne suffisaient point à remplir l'âme d'Erik ni à lui faire perdre de vue son but suprême. Il n'était venu là ni pour herboriser, comme M. Malaris, qui rentrait tous les soirs plus ravi de ses explorations à terre et des plantes inconnues dont il augmentait son herbier, ni pour savourer, avec le docteur et M. Bredejord, la nouveauté des aspects que leur offrait la nature circumpolaire. Il s'agissait de retrouver Nordenskiöld et Patrick O'Donoghane, de remplir un devoir sacré, tout en découvrant peut-être le secret de sa propre naissance. Et c'est pourquoi, sans relâche, il cherchait à rompre le cercle de glace dans lequel il se trouvait enfermé. Excursions en traîneau, course en "schneeshuhe" jusqu'au bord de l'horizon, reconnaissances en chaloupe à vapeur,—pendant dix jours, il essaya de tout sans arriver à trouver une issue. A l'ouest, comme au nord et à l'est, la banquise restait fermée.

On était au 26 juin et si loin encore de la mer de Sibérie ! Fallait-il s'avouer vaincu ? Erik ne le voulut pas. Des sondages répétés lui avaient révélé l'existence sous les glaces d'un courant dirigé vers le courant de Franklin, c'est-à-dire vers le sud ; il se dit qu'un effort, même disproportionné, suffirait peut-être à provoquer la débâcle, et résolut de le tenter.

Sur une longueur de sept milles marins, il fit creuser dans

la banquise une chaîne de chambres de mine, espacées de deux à trois cents mètres, et qui reçurent chacune un kilogramme de dynamite. Ces chambres furent reliées par un fil de cuivre à gaine isolante en gutta-percha. Et, le 30 juin, à huit heures du matin, Erik, du pont de l'*Alaska* même, mit le feu aux poudres en pressant le bouton d'un appareil électrique.

Une explosion formidable retentit aussitôt dans l'air. Cent volcans de glace pilée jetèrent à la fois leur gerbe vers le ciel. La banquise frémit et s'agita comme par l'effet d'un tremblement sous marin. Des nuées d'oiseaux de mer, terrifiés, se mirent à tournoyer en poussant des cris rauques. Quand le silence se fut rétabli, une longue traînée noire, coupée dans tous les sens de prodigieuses fissures latérales, zébrait à perte de vue le champ de glace. Soulevée par l'explosion des gaz, déchirée par la force brisante du terrible agent, la banquise s'était rompue. Il y eut un moment d'attente et, pour ainsi dire, d'hésitation ; puis, la débâcle s'opéra comme s'il ne lui avait manqué que le signal. Craquant de toutes parts, lézardée, morcelée, la banquise se désagrèga, céda à l'action du courant qui la rongait à sa base, et bientôt s'en alla en dérive. Ça et là, un continent ou une presqu'île de glace s'alongeait encore, comme pour protester contre cette violence. Mais, dès le lendemain, le passage était libre ; l'*Alaska* pouvait rallumer ses feux. Erik et la dynamite avaient fait ce que le pâle soleil arctique n'eût accompli peut-être qu'un mois plus tard.

Le 2 juillet, l'expédition arrivait au détroit de Banks ; le 4, elle débouchait sur l'Océan Glacial proprement dit. Dès lors, la route était ouverte, en dépit des icebergs, des brumes et des neiges. Le 12, l'*Alaska* doublait le cap Glacé ; le 13, le cap Lisburne ; le 14, à dix heures du matin, il entra dans le golfe de Kotzebuc, au nord du détroit de Behring, et y trouvait, selon la consigne, le bateau à charbon venu de San-Francisco. Ainsi s'était accompli, en deux mois et seize jours, le programme arrêté dans le golfe de Gascogne.

L'*Alaska* n'avait pas plus tôt stoppé, qu'Erik se jetait dans la baleinière et accostait le bateau à charbon :

—*Semper idem*, dit-il en abordant le patron.

—Lisbonne, répondit le Yankee.

—Il y a longtemps que vous m'attendez ici ?

—Cinq semaines ! Nous avons quitté San-Francisco un mois après l'arrivée de votre dépêche !

—Était-on toujours sans nouvelles de Nordenskiöld ?

—A San-Francisco, on n'en avait pas de certaines. Mais, depuis que je suis ici, j'ai parlé à plusieurs baleiniers qui disent avoir entendu rapporter par les naturels de Serdze-Kamen qu'un navire européen est, depuis neuf ou dix mois, arrêté dans les glaces à l'ouest de ce cap. Ils pensent que c'est la *Véga*.

—En vérité ! s'écria Erik avec une joie facile à comprendre. Et vous croyez qu'elle y est encore et n'a pas franchi le détroit ?

—Je l'affirme. Pas un navire n'a passé par ici depuis cinq semaines, sans que je lui aie parlé.

—Dieu soit loué ! Nos peines n'auront pas été sans récompense, si nous arrivons à retrouver Nordenskiöld !

—Vous ne serez pas les premiers, dit le Yankee avec un sourire ironique. Un yacht américain vous précède. Il a passé ici, il y a trois jours, et comme vous, s'est enquis de Nordenskiöld.

—Un yacht américain ? demanda Erik avec stupeur.

—Oui, l'*Albatros*, capitaine Tudor Brown, venant de Vancouver. Je lui ai dit ce que je savais, et il a immédiatement mis le cap sur Serdze-Kamen !

### CHAPITRE III

#### LA RENCONTRE DE LA "VÉGA."

Tudor Brown avait donc eu vent du changement de route de l'*Alaska* ! Il avait donc pu le devancer au détroit de Behring ?... Comment et par quel chemin ? Cela semblait presque surnaturel, et cependant cela était.

Si péniblement impressionné que fut Erik de cette nouvelle, il n'en témoigna rien à personne. Mais il pressa de tout son pouvoir le transbordement du charbon, et, ses soutes pleines, mit sans perdre une minute le cap sur la mer de Sibérie.

Serdze Kamen est un long promontoir asiatique, situé à une centaine de milles à peine à l'ouest du détroit de Behring, et que les navires baleiniers du Pacifique visitent tous les ans. En vingt-quatre heures de navigation, l'*Alaska* y arrivait, et bientôt, au fond de la baie de Koljutschin, il lui était donné de reconnaître, derrière un entassement de glaces, la fine mâture de la *Véga*, arrêtée depuis neuf mois entiers.

La barrière, qui tenait Nordenskiöld captif, n'avait pas dix kilomètres de large. Après l'avoir contournée, l'*Alaska* revint vers l'est pour mouiller dans une petite crique, restée libre parce qu'elle se trouvait abritée des vents du nord. Puis, Erik débarqua avec ses trois amis et se rendit par terre à l'établissement que la *Véga* avait formé sur la côte sibérienne pour passer ce long hivernage, et que signalait une colonne de fumée.

Cette côte de la baie de Koljutschin est formée par une plaine basse, légèrement ondulée et sillonnée de vallons d'érosion. Pas de bois, mais seulement quelques touffes de saules nains, des tapis de camarines et de lycopodes, çà et là quelques pieds d'artémise. Au milieu de ces broussailles, l'été faisait déjà poindre quelques plantes que M. Malarius reconnut pour des espèces fort communes en Norvège, notamment l'aire, le rouge, et le pissenlit.

Le campement de la *Véga* se composait d'abord d'un grand dépôt de vivres, établi, sur les ordres de Nordenskiöld, pour le cas où la pression des glaces aurait inopinément détruit son navire, comme il arrive si fréquemment en hiver dans ces redoutables parages. Détail touchant : les pauvres populations de cette côte, toujours affamées, et pour lesquelles ce dépôt de vivres représentait une richesse incalculable, l'avaient respecté, quoiqu'il fût à peine gardé. Les huttes de peaux de ces Tshoutskes s'étaient groupées peu à peu autour de la station. La construction la plus imposante en était la "Tinjinjaranga," ou maison de glace, spécialement aménagée pour servir d'observatoire magnétique, et où tous les appareils nécessaires avaient été débarqués. Elle avait été bâtie en beaux parallépipèdes de glace, délicatement teints en bleu et reliés par de la neige en guise de ciment ; le toit de planches était couvert d'une toile.

Les voyageurs de l'*Alaska* y furent cordialement accueillis par le jeune savant, qui s'y trouvait au moment de leur arrivée, avec un homme de garde. Il s'offrit avec la meilleure grâce du monde à les conduire à la *Véga* par le sentier tracé sur la glace, qui mettait le navire en communication avec la terre ferme, et qu'une corde portée sur des pieux bordait pour servir de guide dans les nuits noires. Chemin faisant, il leur conta les aventures de l'expédition depuis que le monde n'avait plus de ses nouvelles.

En quittant l'embouchure de la Léna, Nordenskiöld s'était dirigé vers les îles de la Nouvelle-Sibérie, qu'il désirait explorer ; mais, trouvant presque impossible de les accoster, à cause des glaces dont elles étaient entourées et du peu de profondeur de la mer sur une zone de plusieurs milles, il s'était bientôt résigné à reprendre sa navigation vers l'est. La *Véga* n'avait pas rencontré de grandes difficultés jusqu'au 10 septembre. Mais, vers cette date, des brumes continues et des gelées nocturnes avaient commencé à ralentir sa marche ; la profonde obscurité des nuits nécessitait des arrêts fréquents. Le 27 septembre seulement, la *Véga* était arrivée au cap de Serdze-Kamen. Elle avait jeté l'ancre sur un banc de glace, espérant, le lendemain, pouvoir franchir les quelques milles qui la séparaient encore du détroit de Behring, c'est-à-dire des eaux libres du Pacifique. Mais le vent du nord, se levant dans la nuit, avait poussé tout autour du navire des amas de glaces, qui n'avaient fait, les jours suivants, que s'épaissir. La *Véga* s'était trouvée enfermée et condamnée à l'hivernage au moment même de toucher au but.

"Le désappointement a été grand pour nous, comme vous pouvez l'imaginer, dit le jeune astronome ; mais nous en avons bientôt pris notre parti en nous organisant de notre mieux pour faire tourner ce retard au profit de la science. Nous sommes entrés en relations avec les Tschotskes du voisinage, qu'aucun voyageur n'avait encore étudiés de près. Nous avons pu former un vocabulaire de leur langue, réunir une collection de leurs ustensiles, armes et outils. Nos observations magnétiques n'auront pas été sans utilité. Les naturalistes de la *Véga* ont ajouté un grand nombre d'espèces nouvelles à la flore et à la faune des régions arctiques. Enfin, le but principal de notre voyage est atteint, puisque nous avons doublé le cap Tchélynskin et franchi les premiers la distance qui sépare les bouches de l'Yenisséï de celles de la Léna. Désormais, le passage du nord-est est trouvé et reconnu. Il aurait été plus agréable pour nous de l'effectuer en deux mois, comme il s'en est fallu de si peu, — de quelques heures à peine. Mais, à tout prendre, pourvu que nous soyons prochainement débloqués, comme de nombreux symptômes permettent de l'espérer, nous n'aurons pas à nous plaindre, et nous pourrons revenir avec la certitude d'avoir fait œuvre utile !"

Tout en écoutant leur guide avec un profond intérêt, les voyageurs faisaient du chemin. Ils étaient maintenant assez près de la *Véga* pour distinguer son avant couvert d'une grande toile, tendue jusqu'à la passerelle, et qui laissait seulement la dunette en plein air, ses flancs protégés par de hauts amas de neige, ses manœuvres réduites aux haubans et aux étais, sa cheminée soigneusement matelassée pour prévenir les effets de la gelée.

Les abords immédiats du navire étaient plus étranges encore. Il ne se trouvait pas, comme on aurait pu s'y attendre, encastré dans un lit de glace unie, mais en quelque sorte suspendu au milieu d'un véritable labyrinthe de lacs, d'îles et de canaux, entre lesquels il avait fallu jeter des passerelles de bois.

L'équipage de la *Véga*, en tenue arctique, et deux ou trois officiers, groupés sur la dunette, regardaient déjà venir ces visiteurs européens que leur amenait l'astronome. Leur joie fut grande de s'entendre saluer en suédois et de reconnaître, parmi les nouveaux venus, la physionomie si populaire du docteur Schwaryencrona.

Ni le professeur Nordenskiöld, ni le fidèle compagnon de ses voyages arctiques, le capitaine Palender, ne se trouvaient à bord. Ils étaient en excursion géologique dans l'intérieur des terres, et ne devaient pas rentrer avant cinq ou six jours (1). Ce fut une première déception pour les voyageurs qui avaient naturellement espéré, en retrouvant la *Véga*, présenter leurs hommages et leurs félicitations au grand explorateur. Mais cette déception ne devait pas être la seule.

À peine entrés au carré des officiers, Erik et ses amis apprirent que la *Véga* avait eu, trois jours plus tôt, la visite d'un yacht américain ou du moins de son propriétaire, M. Tudor Brown. Ce gentleman avait apporté des nouvelles du monde extérieur, dont les internés de la baie de Koljutschin étaient naturellement très friands. Il leur avait appris ce qui se passait en Europe depuis leur départ, l'anxiété que la Suède et toutes les nations civilisées éprouvaient sur leur sort, l'envoi de l'*Alaska* à leur recherche. Ce M. Tudor Brown venait de l'île de Vancouver, sur le Pacifique, où son yacht l'attendait depuis trois mois.

"Mais, du reste, vous devez le connaître ! s'écria ici un jeune médecin attaché à l'expédition, car il nous a dit s'être embarqué d'abord avec vous, et ne vous avoir quitté à Brest que parce qu'il doutait de vous voir mener votre entreprise à bonne fin..."

—Il avait en effet d'excellentes raisons pour en douter, répliqua froidement Erik, non sans un frémissement intérieur.

(1). Ils rentrèrent plus tôt, car le 18 juillet, la débâcle s'opéra, et la *Véga*, après deux cent soixante-quatre jours de captivité dans les glaces, put reprendre son voyage. Le 20 juillet, elle sortait du détroit de Behring et faisait route pour Yokohama.

—Son yacht se trouvant à Valparaiso, il lui a télégraphié d'aller l'attendre à Victoria, sur la côte de Vancouver, reprit le jeune médecin ; puis, il s'y est rendu lui-même par la ligne de Liverpool à New-York et le chemin de fer du Pacifique. C'est ce qui explique qu'il soit arrivé ici avant vous.

—Vous a-t-il dit ce qu'il venait y faire ? demanda M. Bredejord.

—Il venait nous porter secours si nous en avons besoin, et puis aussi, s'informer d'un personnage assez bizarre, dont j'avais incidemment parlé dans ma correspondance, et auquel M. Tudor Brown semble porter un vif intérêt."

Les quatre visiteurs échangèrent un regard.

"Patrick O'Donoghane ?...N'est-ce pas ainsi que s'appelle cet homme ? demanda Erik.

—Précisément ! C'est du moins le nom qui est tatoué sur sa peau, quoiqu'il prétende que ce ne soit pas le sien, mais celui d'un ami ! Il se fait appeler Johnny Bowles...

—Puis-je vous demander si cet homme est ici ?

—Il nous a quittés depuis dix mois déjà. Nous avons cru d'abord qu'il pouvait nous être utile comme intermédiaire avec les naturels de la côte, à cause de sa connaissance apparente de la langue samoyède ; mais nous nous sommes aperçus que cette connaissance était très superficielle, réduite à quelques mots à peine. Et puis, le hasard a voulu que, depuis Chabarova jusqu'ici, nous n'eussions aucun rapport avec les habitants des pays que nous longions. Un interprète nous devenait inutile. D'autre part, ce Johnny Bowles ou Patrick O'Donoghane était paresseux, ivrogne, indiscipliné. Sa présence à bord ne pouvait avoir que des inconvénients. Nous avons donc accueilli avec un véritable plaisir sa demande d'être débarqué avec quelques provisions sur la grande île Ljakow, au moment où nous en suivions la côte méridionale.

—Quoi ! c'est là qu'il est descendu ! s'écria Erik. Mais cette île n'est-elle pas inhabitée !

—Absolument ! Ce qui a séduit notre homme, paraît-il, c'est qu'elle est littéralement couverte d'ossements de mam-mouths et par conséquent d'ivoire fossile. Il avait conçu le plan de s'y établir, de consacrer les mois d'été à réunir la plus grande quantité d'ivoire qu'il pourrait trouver ; puis, quand l'hiver serait revenu glacer le bras de mer qui sépare l'île Ljakow du continent, de transporter en traîneau ces richesses à la côte sibérienne, afin de les vendre aux marchands russes, qui viennent jusque-là chercher les produits du pays.

—Vous avez donné ces détails à M. Tudor Brown ? demanda Erik.

—Assurément ! Il venait d'assez loin les chercher ! "répliqua le jeune médecin, sans se douter de l'intérêt profond et personnel qui s'attachait pour le commandant de l'*Alaska* aux questions qu'il lui adressait.

La conversation devint alors plus générale. On parla de la facilité relative avec laquelle s'était réalisé le programme de Nordenskiöld. Sur presque aucun point il n'avait rencontré de difficultés sérieuses. De là, les conséquences que la découverte de la nouvelle route pouvait avoir pour le commerce du monde. Non, disaient les officiers de la *Véga*, que cette route dans son sentier fût jamais destinée à devenir très fréquentée, mais parce que le voyage de la *Véga* devait nécessairement habituer les nations maritimes de l'Atlantique et du Pacifique à considérer comme possibles les relations directes par mer avec la Sibérie. Et nulle part ces nations ne pouvaient trouver, contrairement à l'opinion vulgaire, un champ aussi vaste et aussi riche pour leur activité.

"N'est-il pas singulier, faisait observer M. Bredejord, que, pendant trois siècles, on ait complètement échoué dans cette tentative, et qu'aujourd'hui vous ayez pu l'accomplir presque sans difficulté ?

Ainsi causant et discutant, on passa l'après-midi. Les visiteurs de l'*Alaska*, après avoir accepté le dîner de la *Véga*,

emmenèrent souper à leur bord les officiers qui n'étaient pas de service. On se communiqua mutuellement les nouvelles et les renseignements dont on disposait. Erik prit soin de s'informer exactement de l'itinéraire suivi par la *Véga* et des précautions à prendre pour utiliser son tracé. On but au succès définitif de tous, on échangea les vœux les plus sincères de retour au pays, puis on se sépara.

Le lendemain, à la première heure du jour, l'*Alaska* allait se mettre en route pour l'île de Ljakow. Quant à la *Véga*, elle devait attendre que la débacle lui permit de gagner le Pacifique.

La première partie de la tâche d'Erik était donc accomplie. Il avait retrouvé Nordenskiöld. Il lui restait à accomplir la seconde, à rejoindre Patrick O'Donoghane, à voir s'il était possible de lui arracher son secret. Ce secret devait être bien redoutable, tout le monde l'admettait maintenant, pour que Tudor Brown mit tant d'acharnement à retrouver seul celui qui le détenait.

Arriverait-on avant lui à l'île Ljakow ? C'était peu probable, car il avait trois jours d'avance. N'importe ! on tenterait l'aventure. L'*Albatros* pouvait s'égarer, rencontrer des obstacles imprévus, se laisser gagner ou même dépasser. Tant qu'il restait une possibilité de succès, il fallait en courir la chance.

Il faut dire que la douceur de la température était des plus rassurantes. L'atmosphère se maintenait tiède et moite ; de légères brumes sur l'horizon indiquaient de tous côtés la mer libre, en dehors de la bande de glaces, qui bordait encore la côte sibérienne, où la *Véga* se trouvait prise. L'été ne faisait que s'ouvrir, et l'*Alaska* pouvait raisonnablement compter sur dix semaines de temps favorable. L'expérience acquise au milieu des glaces américaines avait sa valeur et pouvait faire considérer la nouvelle entreprise comme relativement aisée. Enfin, le passage du nord-est était incontestablement la voie la plus directe pour revenir en Suède, et, à côté de l'intérêt poignant qui poussait Erik à la prendre, il y avait un véritable intérêt scientifique à refaire en sens inverse le trajet accompli par Nordenskiöld. Si l'on réussissait,—et pourquoi ne pas réussir ?—ce serait la preuve et l'application pratique du principe posé par le grand explorateur.

La brise se mit de la partie et voulut aussi favoriser l'*Alaska*. Pendant dix jours, elle souffla presque constamment du sud-est, et permit de courir neuf à dix nœuds en moyenne, sans brûler de charbon. C'était un précieux avantage, outre que la direction des vents avait pour objet de refouler vers le nord les glaces flottantes et, par suite, de rendre la navigation beaucoup plus facile. C'est à peine si, dans ces dix jours, on rencontra quelques paquets de drift-ices, ou de glace pourrie, comme les marins arctiques appellent les résidus à moitié fondus des banquises hivernales.

Le onzième jour, il est vrai, on eut une tempête de neige, suivie de brumes assez intenses, qui retardèrent sensiblement la marche de l'*Alaska*. Mais le 29 juillet, le soleil reparut dans tout son éclat, et, le 2 août, au matin, la pointe orientale de l'île Ljakow fut signalée.

Erik donna aussitôt l'ordre de la contourner, à la fois pour vérifier si l'*Albatros* ne se cachait pas dans quelque crique, et pour embosser l'*Alaska* sous le vent de l'île. Sa reconnaissance opérée, il fit jeter l'ancre sur un fond de sable, à trois milles environ de la côte méridionale ; puis, il s'embarqua dans la baleinière en compagnie de ses trois amis et de six hommes de l'équipage. Une demi-heure plus tard, la baleinière accostait une anse assez profonde.

Ce n'est pas sans raison qu'Erik avait choisi la côte méridionale. Il se disait que Patrick O'Donoghane, soit qu'il eût véritablement pour but de faire avec la Sibérie le commerce de l'ivoire, soit qu'il se proposât de quitter, à la première occasion, l'île où il s'était fait déposer, devait avoir choisi, pour s'y établir, un point d'où il pût surveiller la mer. On pouvait même affirmer, avec quelque degré de certitude, que ce point serait placé sur une hauteur et aussi rapproché que possible de la côte sibérienne. Enfin la nécessité de s'abriter contre

les vents polaires devait avoir été un motif de plus pour choisir une exposition méridionale. Erik ne prétendait pas que ces suppositions fussent nécessairement se trouver fondées. Mais il se disait qu'en tout cas, il ne pouvait y avoir aucun inconvénient à les prendre pour base d'une exploration systématique.

L'événement devait pleinement justifier son attente. Les voyageurs n'avaient pas marché une heure le long de la grève, qu'ils aperçurent, sur une hauteur parfaitement abritée par une chaîne de collines et tournée vers le sud, ce qui ne pouvait être qu'une habitation. A leur grande surprise même, cette maisonnette, fort bien construite en forme cubique, était toute blanche et comme enduite d'un crépi de plâtre. Il ne lui manquait que des volets verts pour revêtir l'aspect d'une bastide marseillaise ou d'un cottage américain.

En approchant, après avoir gravi la hauteur, ils eurent l'explication du phénomène. La maisonnette n'était pas crépie en plâtre; elle était tout simplement composée d'ossements gigantesques, superposés et assemblés avec un certain art et qui lui donnaient sa couleur blanche. Si étranges que fussent ces matériaux, il fallait bien convenir, d'ailleurs, que l'idée de les utiliser était assez naturelle. Outre qu'il n'y en avait pas d'autres sur l'île, où la végétation semblait des plus pauvres, le sol de la colline et de toutes les hauteurs voisines était littéralement couvert de débris osseux que le docteur Schwaryencrona reconnut à première vue pour des restes de mammouths, de bisons et d'aurochs.

#### CHAPITRE IV

##### EN FIN!

La porte de la cabane était béante. Les quatre visiteurs y pénétrèrent et constatèrent d'un coup d'œil que la chambre unique dont elle se composait avait été récemment habitée. Dans le foyer formé de trois grosses pierres, les tisons éteints portaient cette cendre légère comme une ouate, qui ne tarde guère à être enlevée au premier souffle. Le lit formé d'un cadre de bois sur lequel était étendu un hamac de matelot, portait encore l'empreinte d'un corps humain.

Ce hamac, qu'Erik examina à l'instant, était marqué du timbre de la *Véga*.

Sur une espèce de table formée d'une omoplate fossile portée sur quatre fémurs, on voyait des miettes de biscuit de mer, un gobelet d'étain, une cuiller de bois de fabrication suédoise.

On se trouvait donc, à n'en pas douter, dans la demeure de Patrick O'Donoghane, et, selon toute apparence, il en était sorti depuis fort peu de temps.

Etait-ce pour quitter l'île? Était-ce au contraire pour la parcourir? C'est ce qu'aucun indice ne révélait, et ce qu'une exploration du pays pouvait seule faire connaître.

Autour de l'habitation, des tranchées et des terres remuées portaient témoignage de travaux assez actifs. Sur une sorte de plateau, qui formait le sommet de la colline, une vingtaine de défenses d'ivoire fossile, rangées en ligne, indiquaient la nature de ces travaux. C'étaient évidemment des fouilles destinées à exhumer ces restes des âges disparus. Les voyageurs s'expliquèrent que les fouilles eussent été nécessaires, en constatant que les nombreux squelettes d'éléphants ou de mammouths gisant à fleur de terre étaient tous privés de leur ivoire. Sans doute, les indigènes de la côte sibérienne n'avaient pas attendu la visite de Patrick O'Donoghane à l'île Ljakow pour venir eux-mêmes en exploiter les richesses, et l'Irlandais n'avait à peu près rien trouvé de précieux à la surface du sol. Il s'était donc vu réduit à le creuser pour exhumer l'ivoire qui pouvait y être enfoui et dont la qualité semblait d'ailleurs très inférieure.

Or, le jeune médecin de la *Véga*, comme le propriétaire de l'auberge du *Red Anchor*, à New-York, avait déclaré que la paresse était un des traits distinctifs de Patrick O'Donoghane. Il semblait donc peu probable qu'il se fût longtemps résigné à un travail ingrat et peu rémunérateur. Et il était parfaitement possible qu'à la première occasion, il eût quitté l'île

Ljakow. Le seul espoir qu'on eût encore de l'y trouver reposait sur le caractère très récent des indices relevés dans la cabane.

Un sentier redescendait vers la côte par le versant opposé à celui que les explorateurs avaient gravi. Ils le suivirent et arrivèrent bientôt à un bas-fond, où la fonte des neiges avait formé une sorte de petit lac, séparé de la mer par une barrière de rochers. Le sentier suivait les bords de cette eau douce et, contournant la falaise, aboutissait à un véritable port naturel.

Un traîneau était abandonné sur la grève, où l'on voyait aussi la trace d'un feu récent. Erik inspecta le rivage avec soin, mais sans y trouver aucune marque laissée par une embarcation.

Il revenait vers ses compagnons, quand il aperçut, au pied d'un arbuste et tout près de l'emplacement du feu, un objet de couleur rouge qu'il ramassa aussitôt.

Cet objet était une de ces boîtes de fer-blanc, extérieurement peintes en carmin, qui renferment de la conserve de bœuf, communément appelée "endaubage", et que tous les navires du monde emportent maintenant dans leur soute aux vivres. La trouvaille n'avait rien d'extraordinaire au premier abord, puisque Patrick O'Donoghane avait été muni par la *Véga* de provisions de bouche. Mais ce qui parut significatif à Erik, c'est que la boîte vide portait sur une étiquette imprimée le nom de "Martinez Domingo, Valparaiso."

"Tudor Brown est passé ici! s'écria-t-il aussitôt. On nous l'a dit à bord de la *Véga*, son navire se trouvait à Valparaiso, quand il lui a télégraphié d'aller l'attendre à Vancouver!... D'ailleurs, ce n'est pas la *Véga* qui aurait pu laisser ici une boîte venue de Chili, et cette boîte est toute fraîche! Il n'y a pas trois jours, peut-être pas vingt-quatre heures, qu'elle a été vidée!"

Le docteur Schwaryencrona et M. Bredejord hochaient la tête, comme s'ils hésitaient à accepter une conclusion aussi formelle, quand Erik, qui tournait et retournait la boîte dans tous les sens, leur montra un détail de nature à lever tous les doutes: le mot *Albatros*, écrit au crayon sur le couvercle même, sans doute par le fournisseur qui avait livré l'endaubage.

"Tudor Brown est passé ici! répéta Erik. Et pourquoi serait-il venu, sinon pour emmener Patrick O'Donoghane? Allons, l'affaire est claire! Il a débarqué dans cette crique! Ses hommes l'ont attendu en déjeunant autour du feu! Il est monté chez l'Irlandais, et, de gré ou de force, l'a embarqué! J'en suis aussi certain que si je le voyais!"

En dépit de cette certitude, Erik voulut explorer les environs pour s'assurer que Patrick O'Donoghane ne s'y trouvait pas. Mais une promenade d'une heure suffit à le convaincre que le reste de l'île était absolument inhabité. Il n'y avait pas trace de sentier, pas le moindre vestige d'être vivant.

"Partons! dit le docteur Schwaryencrona. Il n'y a rien à attendre d'une exploration plus complète, et ce que nous voyons suffit à nous assurer qu'il n'aura guère fallu prier O'Donoghane pour le décider à partir!"

Avant quatre heures, la baleinière avait regagné l'*Alaska*, qui se remit en route.

Erik ne se dissimulait pas que ses espérances venaient de recevoir un coup décisif. Tudor Brown ayant réussi à le gagner de vitesse, à visiter le premier l'île Ljakow, et sans doute à emmener Patrick O'Donoghane, il était désormais bien peu probable qu'on arrivât jamais à le retrouver! Un homme capable de faire tout ce qu'il avait osé contre l'*Alaska*, capable de déployer une énergie aussi farouche pour venir enlever l'Irlandais en pareil lieu, ne serait assurément pas en peine d'empêcher désormais qu'on pût l'atteindre. Le monde est grand, et toute l'étendue des mers était ouverte à l'*Albatros*! Comment deviner vers quel point de la rose des vents il emportait O'Donoghane et son secret?

Voilà ce que se disait le commandant de l'*Alaska* en se promenant sur la dunette, après avoir donné l'ordre de mettre le cap à l'ouest. Et à ces pensées douloureuses se mêlaient.

quelques remords d'avoir souffert que ses amis partageassent avec lui les dangers et les fatigues de cette inutile expédition ! Deux fois inutile, puisque Tudor Brown avait retrouvé Nordenskiöld avant l'*Alaska*, comme il avait précédé l'expédition suédoise à l'île Ljakow ! On allait donc rentrer à Stockholm, — si l'on y rentrait, — sans avoir atteint aucun des objets du voyage. C'était en vérité trop de malchance !... Ah ! du moins, que le retour servit à quelque chose et fût la contre-épreuve du voyage de la *Véga*. Que le passage nord-est restât consacré par une seconde expérience !... A tout prix il fallait atteindre le cap Tchelynskin et le doubler de l'est à l'ouest ! A tout prix, il fallait revenir en Suède par la mer de Kara !

C'est donc vers ce redoutable cap Tchelynskin, naguère encore réputé infranchissable, que l'*Alaska* voguait maintenant à toute vapeur. L'itinéraire qu'il suivait n'était pas exactement celui de la *Véga*, partie de l'embouchure de la Léna, où elle avait relâché pour se rendre à l'île Ljakow. Erik n'avait aucune raison de redescendre à la côte sibérienne. Laisant à tribord les îles Stolbovoï et Semenovsk, signalées le 4 août, il cingla droit à l'ouest, en suivant à peu près le 76<sup>e</sup> parallèle, et fit si bonne route qu'en huit jours, il franchit trente-cinq degrés de longitude, du 140<sup>e</sup> au 105<sup>e</sup> à l'est de Greenwich. A la vérité, ce ne fut pas sans brûler beaucoup de houille. car l'*Alaska* avait presque constamment vent debout. Mais Erik pensait avec raison qu'il fallait tout subordonner à la nécessité de sortir au plus tôt de ces dangereux parages. Une fois arrivés aux bouches de l'Yénisséï, on s'arrangerait toujours pour faire du combustible.

Le 14 août, à midi, les observations solaires ne furent pas possibles, à cause d'une brume épaisse qui voilait le ciel et l'horizon. Mais, à l'estime, on devait approcher du grand promontoire asiatique. Aussi Erik prescrivit-il la plus extrême vigilance, en même temps qu'il faisait ralentir la marche du navire. Vers le soir il donna même l'ordre de stopper.

Ces précautions n'étaient pas inutiles. Le lendemain, au jour, en jetant la sonde, on ne trouva que trente brasses, et une heure plus tard, la terre fut signalée. L'*Alaska* louvoya jusqu'à ce qu'il fut en vue d'une baie, dans laquelle il jeta l'ancre.

On résolut d'attendre que les brumes se fussent dissipées pour aller à terre. Mais, les journées du 15 et du 16 s'étant passées sans amener de résultat, Erik se décida à accoster, en compagnie de M. Bredejord, de M. Malarius et du docteur.

Une reconnaissance sommaire leur montra alors que la baie où l'*Alaska* était mouillé se trouvait placée à l'extrême nord et entre les deux points du cap Tchelynskin. Des deux côtés, les terres étaient assez basses vers la mer ; mais elles s'élevaient graduellement en pente douce vers le sud, jusqu'à des montagnes que le brouillard laissait par moments à découvert, et qui paraissaient toutes de trois à quatre cents mètres. Nulle part on n'apercevait de neiges ni de glaciers, si ce n'est au bord même de la mer, où il y en avait une bande comme partout dans les régions arctiques. Le sol argileux était couvert d'une abondante végétation de mousses de gazons et de lichens. La côte s'animait par la présence d'un assez grand nombre d'oies et de canards sauvages et d'une douzaine de morses. Un ours blanc montrait sa fourrure sur une pointe de rocher. Au total, n'eût été la brume qui couvrait tout de son manteau gris, l'aspect général de ce fameux cap Tchelynskin ou Severo n'avait rien de particulièrement rébarbatif, rien surtout qui justifiait le triste renom qu'il a gardé pendant des siècles.

En avançant sur la pointe extrême à l'ouest de la baie, les voyageurs aperçurent une sorte de monument qui en couronnait la hauteur, et s'empressèrent naturellement de le visiter. Ils virent en approchant que c'était un " cairn " ou amas de pierres, supportant une colonne de bois formée d'une poutre.

Cette colonne portait deux inscriptions. La première disait :

"Le 10 août 1878, la *Véga*, partie de l'Atlantique, a doublé le cap Tchelynskin, en route pour le détroit de Behring."

La seconde :

"Le 12 août 1879, l'*Albatros*, venant du détroit de Behring, a doublé le cap Tchelynskin, en route pour l'Atlantique."

Ainsi, là encore, Tudor Brown avait précédé l'*Alaska* ! On était au 16 août !... Il y avait seulement quatre jours qu'il avait tracé cette inscription !

Elle prenait aux yeux d'Erik un sens ironique et cruel, comme si elle lui avait dit : "Jusqu'au bout tu seras déçu ! Jusqu'au bout tu seras inutile !... Nordenskiöld aura fait l'expérience, Tudor Brown, la contre-épreuve ! Quant à toi, tu rentreras humilié et confus, sans avoir rien démontré, rien trouvé, rien appris !"

Il allait partir, sans ajouter un seul mot aux inscriptions de la colonne. Mais le docteur Schwaryencrona ne voulut pas entendre de cette oreille. Tirant un couteau de sa poche, il écrivit sur le fût de bois :

"Le 11 août 1879, l'*Alaska*, parti de Stockholm, venu par l'Atlantique, la mer de Baffin, les détroits américains arctiques, la mer de Sibérie, a doublé le cap de Tchelynskin, en route pour achever le premier périple circumpolaire."

Etrange puissance des mots ! Cette simple phrase, en rappelant à Erik quel tour de force géographique il était en train d'accomplir, presque sans y songer, suffit à lui rendre sa bonne humeur. C'était bien vrai, après tout que l'*Alaska* allait avoir achevé le premier périple circumpolaire !... Avant lui, d'autres voyageurs avaient franchi les détroits arctiques américains et reconnu le passage nord-ouest ! Avant lui, Nordenskiöld et Tudor Brown avaient doublé le Tchelynskin et franchi le passage nord-est ! Mais ce que personne n'avait fait encore, c'était d'aller d'un passage à l'autre, c'était de décrire autour du pôle, par les mers arctiques, le cercle complet de 360 degrés. Or, il ne s'en fallait plus guère que de 80, pour que l'*Alaska* l'eût achevé ! A la rigueur, ce pouvait être l'affaire de dix jours de navigation.

Cette perspective nouvelle rendit tant d'ardeur à chacun, qu'on ne songea plus qu'au départ. Erik voulut pourtant attendre encore au lendemain pour voir si les brumes se dissiperaient. Mais le brouillard paraissait être la maladie chronique du cap Tchelynskin, et, le jour s'étant levé une fois de plus sans ramener le soleil, ordre fut donné de lever l'ancre.

Laisant au sud le golfe de Taymis, qui donne son nom à la grande péninsule sibérienne dont le cap Tchelynskin n'est que la pointe extrême, l'*Alaska* se dirigea vers l'ouest et navigua sans relâche pendant toute la journée et la nuit du 17. Le 18 au matin, on sortit enfin du brouillard pour entrer dans une atmosphère pure et ensoleillée. A midi, on put faire le point. Cette opération s'achevait, quand la vigie signala une voile au sud-ouest.

Une voile dans ces mers peu fréquentées était un phénomène trop extraordinaire pour ne pas obtenir une attention toute spéciale. Erik grimpa sans tarder au "nid de corbeau," et, lorgnette en main, examina longuement le navire qui venait de lui être signalé. Il lui parut bas sur l'eau, gréé en schooner et muni d'une cheminée, quoiqu'il ne marchât pas présentement à la vapeur.

En redescendant sur le pont, le jeune commandant était très pâle.

"Cela m'a tout l'air d'être l'*Albatros*," dit-il au docteur.

Puis, il donna l'ordre de pousser les feux de la machine.

En moins d'un quart d'heure, il fut visible qu'on gagnait sur le navire, dont la coque se dessina bientôt à l'œil nu. Outre qu'il allait à la voile avec une brise des plus faibles, sa direction formait avec celle de l'*Alaska* un angle très aigu.

Mais, soudain un changement se produisit dans son allure. Une fumée épaisse jaillit de sa cheminée et forma derrière lui un long panache noir. Il allait maintenant à la vapeur et dans la même direction que l'*Alaska*.

"Plus de doute ! c'est l'*Albatros* !" murmura Erik.

Et il donna ordre au chef mécanicien d'activer encore la marche. On filait déjà quatorze nœuds. Un quart d'heure plus tard on en filait seize.

Le navire qu'on poursuivait n'avait pu encore atteindre une pareille vitesse, car l'*Alaska* continuait à gagner sur lui. En trente minutes, on en fut assez près pour distinguer les détails de sa mâture, son sillage, les hommes qui allaient et venaient dans ses manœuvres, — enfin les moulures de son arrière et les lettres qui formaient ce nom : *Albatros*.

Erik donna ordre de hisser le pavillon suédois. Aussitôt l'*Albatros* hissa le pavillon étoilé de l'Union Américaine.

Encore quelques minutes, et les deux navires ne furent plus séparés que par une distance de trois ou quatre cents mètres. Alors le commandant de l'*Alaska*, debout sur sa passerelle et muni d'un porte-voix, héla l'*Albatros* en anglais.

« Ohé!... du navire!.. Je désire parler à votre capitaine!.. »

Quelqu'un monta à la passerelle de l'*Albatros*. C'était Tudor Brown.

« Je suis propriétaire et capitaine de ce yacht, dit-il. Que me voulez-vous? »

— Je désire savoir si vous avez à votre bord Patrick O'Donoghhan.

— Patrick O'Donoghhan est à mon bord et va vous répondre en personne, » répondit Tudor Brown.

Sur un signe qu'il fit, un homme le rejoignit sur la passerelle.

« Voici Patrick O'Donoghhan, reprit le propriétaire de l'*Albatros*. Que lui voulez-vous? »

Erik souhaitait cette entrevue depuis bien longtemps, il venait la chercher de bien loin, et pourtant en se trouvant inopinément en présence de cet homme aux cheveux rouges, au nez écrasé, qui le regardait d'un air soupçonneux, il se trouva pris au dépourvu et ne sut d'abord que lui demander. Mais enfin, rassemblant ses idées et faisant un effort :

« J'aurais besoin de causer longuement et confidentiellement avec vous, dit-il. Depuis plusieurs années, je vous cherche, et c'est pour vous trouver que je suis venu dans ces mers. Voulez-vous passer à mon bord? »

— Je ne vous connais pas et je suis bien où je suis, répondit l'homme.

— Mais je vous connais, moi ! Je sais par M. Bowles, de New-York, que vous vous êtes trouvé au naufrage du *Cynthia* et que vous lui avez parlé de « l'enfant sur la bouée ! » Je suis cet enfant, et c'est à ce sujet que je voudrais vous demander les détails qui sont en votre possession.

— Il faut donc les demander à un autre que moi, car je ne suis pas d'humeur à les donner !

— Voulez-vous faire supposer qu'ils ne sont pas à votre honneur? »

— Supposez ce qu'il vous plaira, cela m'est parfaitement indifférent ! » répliqua l'autre.

Erik était décidé à ne pas montrer d'irritation.

« Mieux vaudrait me dire de bon gré ce que j'ai tant d'intérêt à savoir, que vous exposer à vous le voir demander devant une cour de justice, ajouta-t-il froidement.

— Une cour de justice!... Il faudrait d'abord pouvoir m'y amener ! » riposta l'homme.

Ici Tudor Brown s'interposa.

« Vous voyez qu'il ne tient pas à moi si vous n'avez pas l'explication que vous souhaitez, dit-il à Erik. Le mieux est donc d'en rester là et de reprendre notre route chacun de notre côté.

— Pourquoi chacun de notre côté!... Le plus simple n'est-il pas de naviguer de conserve jusqu'à ce que nous arrivions en pays civilisé, pour régler les affaires que nous pouvons avoir ensemble? » répondit le jeune commandant de l'*Alaska*.

— Je ne me connais pas d'affaires avec vous, et n'ai besoin de la compagnie de personne! » répliqua Tudor Brown en faisant mine de quitter la passerelle.

Erik l'arrêta d'un signe :

« Propriétaire de l'*Albatros*, s'écria-t-il, je suis porteur

d'une commission régulière de mon gouvernement, et à ce titre officier de police maritime!... Je vous invite à me donner communication immédiate de vos papiers!.. »

Tudor Brown ne répondit même pas et descendit de la passerelle avec l'homme qu'il y avait appelé.

Erik attendit deux minutes, puis il reprit :

« Propriétaire de l'*Albatros*, je vous accuse d'avoir tenté de faire naufrager mon navire sur la Basse Froide de Sein, et je vous somme de venir vous expliquer sur cette accusation devant un tribunal maritime!.. Faute par vous d'obtempérer à cette sommation, mon devoir sera de vous y contraindre par force ! »

— Essayez si le cœur vous en dit ! » cria Tudor Brown, en donnant l'ordre de se remettre en marche.

Pendant ce colloque, son navire avait insensiblement viré et s'était mis à angle droit avec l'avant de l'*Alaska*. Soudain l'hélice entra en action et battit les eaux, qui blanchirent en bouillonnant. Un long coup de sifflet déchira les airs, et l'*Albatros*, glissant sur les flots, partit à toute vapeur dans la direction du pôle Nord.

Deux minutes plus tard, l'*Alaska* s'élançait à sa poursuite.

## CHAPITRE V

### COUPS DE CANON.

En même temps qu'il donnait la chasse à l'*Albatros*, Erik avait commandé de mettre en batterie le canon que l'*Alaska* portait à son avant. Cette opération prit beaucoup de temps. Quand le canon fut débarrassé de son fourreau goudronné, chargé et prêt à partir, il se trouva que l'ennemi était hors de portée. Sans doute il avait profité du temps d'arrêt pour pousser vivement ses feux, et son avance était déjà de trois ou quatre milles. Ce n'est pas, à la rigueur, une distance démesurée pour un gattling ; mais avec le roulis, la vitesse des deux navires et la cible très limitée que le yacht américain offrait au tir, il y avait beaucoup plus de chances de jeter ses obus à l'eau que de les loger au but. Mieux valait donc attendre. Bientôt, du reste, l'avance de l'*Albatros*, sans diminuer, cessa de croître. Expérience faite, il devint évident que les deux navires, lancés à toute vitesse, étaient à peu près aussi bons marcheurs l'un que l'autre. L'intervalle qui les séparait resta le même pendant plusieurs heures.

Toutefois, c'était au prix d'une énorme dépense de charbon, — denrée qui devenait de plus en plus rare à bord de l'*Alaska*, — et il y avait à craindre que cette dépense ne fût en pure perte, si la nuit arrivait sans qu'on eût pu atteindre l'*Albatros*. Erik ne se jugea pas en droit de jouer cette dernière carte, sans consulter son équipage. Il le fit monter sur le pont et exposa franchement la situation.

« Mes amis, dit-il, vous savez de quoi il s'agit, de voir si nous prendrons, pour le livrer à la justice maritime, le scélérat qui a tenté de nous faire périr sur la Basse-Froide, — ou si nous lui permettons de s'échapper ! C'est à peine s'il nous reste du charbon pour six jours pleins. Toute déviation de route nous expose donc à finir notre voyage à la voile, ce qui peut même en compromettre le succès. D'autre part, l'*Albatros* compte sûrement sur la nuit pour nous mettre en défaut. Il sera essentiel de le garder dans le rayon de notre projecteur électrique et de ne pas ralentir un instant notre marche. Nous sommes sûrs, d'ailleurs, que cette course aura un terme obligé, soit demain soit le jour suivant, à la barrière de glaces éternelles qui défend les approches du pôle vers le 78<sup>e</sup> ou le 79<sup>e</sup> degré. Mais je n'ai pas voulu continuer cette poursuite sans vous demander si vous l'approuvez et si vous acceptez d'avance les complications où elle peut nous jeter ! »

Les hommes se consultèrent à voix basse et chargèrent maître Hersebom de formuler leur opinion.

« Nous sommes d'avis que le devoir de l'*Alaska* est de tout sacrifier à la capture de ce misérable, dit-il tranquillement,

—Fort bien ! nous allons donc faire de notre mieux pour y arriver," répliqua Erik.

Sûr désormais que l'équipage était avec lui, il ne ménagea pas le combustible et parvint à se maintenir, en dépit des efforts désespérés que faisait Tudor Brown pour le distancer. A peine le soleil s'était-il couché que l'œil électrique de l'*Alaska* s'alluma à la pointe de son grand mât et se fixa impitoyablement sur l'*Albatros*, pour ne plus le quitter jusqu'au jour. Toute la nuit, l'intervalle resta le même entre les

quise n'allait pas tarder à se montrer, eut soin d'obliquer légèrement sur la droite de l'*Albatros*, de manière à lui barrer le chemin vers l'est s'il était tenté de changer de route en se voyant arrêté au nord.

Cette précaution se trouva pleinement justifiée, car, vers deux heures, une longue barrière de glaces se profila sur l'horizon. Aussitôt le yacht américain se porta vers l'ouest, laissant la banquise à quatre ou cinq milles au large, par tribord. L'*Alaska* suivit immédiatement sa manœuvre, mais,



Le 2 Juillet l'expédition arrivait au détroit de Banks ; le 4 elle débouchait sur l'océan glacial.

(1) Les mers de glace, (2) la surface des glaciers, (3) l'*Alaska* traverse le passage libre, (4) Erik et master Hersebon sur une île de glace flottante.

deux navires. L'aube, en se levant, les trouva toujours courant vers le pôle. A midi l'observation solaire donna comme position de l'*Alaska*  $73^{\circ} 21' 14''$  de latitude nord, par  $93^{\circ}$  de longitude est.

Les glaces flottantes, qu'on n'avait plus aperçues depuis dix ou quinze jours, commençaient à redevenir nombreuses. Il fallait par instants les fendre à coups d'éperon, comme naguère dans la mer de Baffin. Erik, convaincu que la ban-

cette fois, en obliquant à gauche de l'*Albatros*, de manière à le couper, s'il tentait de revenir au sud.

La chasse devenait très émouvante. Certain de la direction que l'*Albatros* était obligé de suivre, l'*Alaska* chercha à le prendre en flanc, de manière à le pousser de plus en plus contre la banquise. Le yacht, de plus en plus hésitant, retardé par les glaces flottantes, changeait à tout moment d'allure, tantôt appuyant au nord, tantôt se jetant éperdument vers l'ouest.

Erik, monté sur le "nid de corbeau," suivait avec attention ses moindres feintes, pour les déjouer par des mouvements appropriés, quand tout à coup il vit le yacht s'arrêter court, virer de bord et se présenter par l'avant. Une longue ligne blanche, qui s'étendait à l'ouest, disait assez la cause de cette manœuvre : l'*Albatros* était venu se jeter au fond d'un véritable golfe, formé par un promontoire méridional de la banquise, et, comme un fauve acculé par la meute, il lui faisait face.

Le jeune commandant de l'*Alaska* n'avait pas eu le temps de redescendre sur le pont, qu'un obus passa en sifflant au-dessus de sa tête.

Ainsi, l'*Albatros* était armé et comptait se défendre !

"J'aime mieux qu'il en soit ainsi et qu'il ait tiré le premier !" se dit Erik en donnant ordre de riposter.

Son obus ne fut pas plus heureux que celui de Tudor Brown, et s'en alla toucher à deux ou trois cents mètres du but. Mais le combat était engagé maintenant, et bientôt le tir se régularisa. Un projectile américain cassa net la grande vergue de l'*Alaska*, s'abattit sur le pont et, en éclatant, tua deux hommes. Un obus suédois porta en plein sur la dunette de l'*Albatros* et dut y faire de grands ravages. Plusieurs autres projectiles se logèrent de part et d'autre dans la coque ou dans les manœuvres.

Les deux navires se rapprochaient de plus en plus, en virant tout à coup pour échanger leurs bordées, quand un roulement lointain vint se mêler à la voix du canon, et les équipages, en levant la tête, virent le ciel tout noir du côté de l'est.

Un orage, un rideau de brume ou de neige, allait-il s'interposer entre l'*Albatros* et l'*Alaska*, permettre à Tudor Brown de s'échapper ? C'est ce qu'Erik ne voulait à aucun prix. Il résolut d'en venir à l'abordage. Armant tout son monde de sabres, de haches, de coutelas, et remettant son navire en marche, il le jeta à toute vapeur contre le yacht.

Tudor Brown n'avait garde de l'attendre. Il battit en retraite, se remit à longer la banquise tout en tirant de cinq minutes en cinq minutes un coup de canon par l'arrière. Mais son champ d'action était maintenant trop limité. De plus en plus étroitement resserré entre le continent de glace et l'*Alaska*, il vit qu'il n'avait plus de salut possible, sinon en risquant une pointe audacieuse pour regagner la haute mer. Il tenta donc, après quelques feintes destinées à tromper son adversaire sur sa véritable intention.

Erik le laissa faire. Puis, au moment précis où l'*Albatros*, lancé à toute vapeur, arrivait à sa portée, il se rua sur lui avec son éperon d'acier.

L'effet du choc fut terrible. Une plaie béante s'ouvrit dans les flancs du yacht, qui s'alourdit à l'instant, s'arrêta et devint presque impossible à manœuvrer. Quant à l'*Alaska*, il s'était promptement rejeté en arrière et se préparait à renouveler son assaut. L'état de plus en plus menaçant de la mer ne lui en laissa pas le temps.

La tempête arrivait. C'était un grand vent de sud-est, accompagné de tourbillons de neige, et qui n'avait pas seulement pour effet de soulever des lames formidables, mais se soulait vers le golfe, où se trouvaient les deux navires comme au fond d'un entonnoir, des masses énormes de glaces flottantes. On aurait dit que, de tous les points de l'horizon, elles s'y donnaient subitement rendez-vous. Erik comprit qu'il n'y avait pas une minute à perdre et qu'il fallait sortir sans délai de ce cui-de-sac, s'il ne voulait s'y voir enfermé peut-être sans ressource. Virant de bord vers l'est, il ne songea plus qu'à lutter contre le vent, contre la neige, contre l'armée hurlante des glaçons.

Mais bientôt il fallut s'avouer que l'entreprise était sans espoir. La tempête faisait rage avec une telle puissance que ni la machine de l'*Alaska* ni son éperon d'acier ne pouvaient plus rien. Non seulement le navire avançait peu, mais par moments il était forcé de reculer de plusieurs mètres. Ses mâts gémissaient sous l'effort du vent. Une neige épaisse, obscurcissant le ciel et aveuglant l'équipage, couvrait déjà le

pont et les manœuvres sur plus d'un pied d'épaisseur. Les glaces, s'entassant, s'accumulant, élevaient, à chaque rafale, leur muraille impénétrable. Force fut de revenir à la banquise, d'y chercher presque à tâtons un petit havre, de se résigner à attendre une éclaircie.

Le yacht américain avait disparu dans la tourmente, et, dans l'état où l'avait mis le coup de bélier de l'*Alaska*, il était plus que douteux qu'il pût y résister. Quant à sortir de l'impasse, Erik ne supposait même pas que ce fut à craindre.

Au surplus, la situation était assez grave pour qu'on n'eût plus que des soucis personnels, et, de minute en minute, elle empirait.

Rien ne peut rendre l'horreur et l'épouvante de ces tempêtes arctiques, où les forces de la nature primitive semblent, en quelque sorte, se réveiller pour donner au navigateur un spécimen de ce qu'ont dû être jadis les cataclysmes de la période glaciaire. L'obscurité était profonde, quoiqu'il fût à peine cinq heures du soir dans les pays où le jour et la nuit se distinguent l'un de l'autre. La machine à vapeur ayant dû s'arrêter, il n'y avait pas à songer à allumer le foyer électrique. Aux sifflements de l'ouragan, aux roulements du tonnerre, au vacarme des glaces flottantes, s'entre choquant et s'écroulant les unes sur les autres, s'ajoutaient dans les ténèbres les craquements de la banquise qui se disloquait et se brisait de toutes parts. Chaque crevasse, en se formant, donnait lieu à une détonation qui se détachait sur la basse continue de la tempête, comme un coup de canon en détresse. La fréquence de ces explosions indiquait que les fissures devaient être innombrables.

Bientôt l'*Alaska* en subit directement le contre-coup. Le petit havre où il avait pu se réfugier ne tarda pas à être envahi par le "drift-ice," comme les moindres recoins du golfe. Un entassement de glaçons, uni, cimenté par la neige qui tombait toujours, se forma autour de la coque du navire, l'assiégea, l'enserra comme dans un étou. Dès lors, l'*Alaska* se mit à craquer, lui aussi, sous l'effort des glaces. Ses membrures gémissaient à l'unisson de la banquise dans laquelle il était maintenant incrusté. A tout instant, on pouvait redouter que la coque se rompit, et cela n'aurait assurément pas manqué, si elle n'avait été renforcée en vue de ces pressions terribles.

Erik, résolu à ne pas du moins succomber sans lutte, avait dès le premier moment employé son équipage à établir autour du navire un revêtement vertical de lourdes poutres, destinées à atténuer autant que possible les pressions en les répartissant sur une plus large surface. Mais ces étais, s'ils eurent pour effet immédiat de protéger la coque, ne tardèrent pas à amener un résultat imprévu et qui menaçait d'être fatal.

Le navire, au lieu de subir un écrasement, se trouva soulevé hors de l'eau à chaque mouvement de la banquise, pour retomber sur les glaces avec la force d'un marteau-pilon. D'un moment à l'autre, dans une de ces chutes effroyables, il pouvait être fracassé, couler bas, disparaître. Or, pour parer à ce danger, il n'y avait qu'une ressource, c'était de renforcer encore, de renforcer sans relâche la barrière de "drift-ice" et de neige qui protégeait tant bien que mal la coque, de manière qu'elle fit partie d'une masse à peu près homogène et pût en suivre les va-et-vient.

Tout le monde s'y employait avec ardeur. Ce fut un spectacle émouvant de voir cette poignée d'hommes faire appel à leurs muscles de pygmées pour résister aux puissances de la nature, essayer, avec des ancres, des câbles, des planches, de recoudre à la hâte les déchirures faites à la glace, combler ces coutures avec de la neige, jusqu'à ce qu'un seul mouvement respiratoire de l'Océan polaire vint faire éclater tout ce rapiécage. Après quatre ou cinq heures d'un travail surhumain, on était à bout de forces, et pourtant le danger ne faisait que croître, car la tempête allait en grandissant.

Erik tint conseil avec ses officiers et se décida à mettre en sûreté sur la banquise un dépôt de vivres et de munitions, pour le cas où l'*Alaska* ne pourrait pas résister à ces épouvantables secousses. Dès le premier moment, d'ailleurs, cha-

que homme avait reçu des provisions personnelles pour huit jours avec des instructions précises, en cas de désastre, et l'ordre de garder, même au travail, le fusil en bandoulière. L'opération du transbordement d'une vingtaine de tonneaux ne fut rien moins que facile, mais enfin on en vint à bout, et l'amas de vivres fut logé à deux cents mètres environ du navire, sous une bâche goudronnée que la neige eut bientôt couverte d'un épais manteau blanc.

Cette précaution prise, tout le monde se trouva plus rassuré sur les suites immédiates d'un naufrage possible, et l'équipage s'attabla pour réparer ses forces devant un souper supplémentaire, arrosé de thé au rhum.

Tout-à-coup, au milieu même de ce souper, une secousse plus violente encore que les précédentes agita la banquise. Une pression formidable rompit le lit de glaces et de neige sur lequel reposait l'*Alaska*. Il se trouva étreint par l'arrière et se souleva avec des craquements terribles, en plongeant son avant dans le gouffre comme s'il allait s'y abîmer. Il y eut une panique. Tout le monde se précipita sur le pont. Quelques hommes crurent le moment venu de chercher un refuge sur la banquise, et, sans attendre le signal de leurs chefs, enjambèrent les bastingages.

Quatre ou cinq de ces malheureux parvinrent à sauter sur la neige. Deux autres se trouvèrent pris entre l'amas de glaces qui entourait le navire et le bordage de tribord, au moment même où, reprenant son équilibre, l'*Alaska* se redressait en gémissant.

Leurs cris de douleur et le bruit de leurs os broyés se perdirent dans l'ouragan.

L'arcalmie vint et le navire resta immobile.

La leçon était tragique. Erik en prit texte pour recommander à l'équipage de garder son sang froid, et, en toute occasion, d'attendre des ordres positifs.

« Vous le comprenez, dit-il à ses compagnons, le débarquement est une mesure suprême, à laquelle nous ne pouvons recourir qu'à la dernière extrémité. Tous nos efforts doivent tendre à sauver l'*Alaska* ! Si nous ne l'avions plus, notre situation serait étrangement précaire sur la banquise ! C'est seulement en cas où le navire deviendrait intenable qu'il faudrait l'évacuer. Il importe, en tout cas, au plus haut point qu'un tel mouvement s'opère avec ordre, sinon il se transformerait en désastre ! Je compte sur vous pour reprendre paisiblement votre souper, et remettez-vous-en à vos officiers du soin de décider ce qu'il convient de faire ! »

La fermeté de ce langage eut pour effet immédiat de rassurer les plus timides, et tous les hommes redescendirent dans l'entrepont.

Erik appela alors maaster Hersebom, lui dit de détacher son bon chien Klaas et de le suivre sans bruit.

« Nous allons passer sur le champ de glace, reprit-il à demi-voix, pour ramener les fugitifs et les faire rentrer dans le devoir. Cela vaut mieux que de les laisser aller à l'aventure. »

Les pauvres diables étaient encore au bord de la banquise, assez honteux de leur escapade. A la première sommation, ils reprirent le chemin de l'*Alaska*.

Erik et maaster Hersebom, après les avoir vu rentrer, poussèrent jusqu'au dépôt de vivres où ils supposaient que quelque autre matelot avait pu chercher un asile. Ils en firent le tour, sans rencontrer personne.

« Je me demande depuis un instant, dit alors Erik, s'il ne serait pas à propos de prévenir une nouvelle panique en procédant tout d'abord au débarquement d'une partie de l'équipage ? »

— Cela vaudrait peut-être mieux, répondit le pêcheur. Mais il y aurait à craindre que les autres, ceux qui resteraient à bord, ne fussent jaloux et démoralisés par cette mesure qui les inquiéterait !

— C'est vrai ! reprit Erik. Il sera plus sage de les occuper tous jusqu'au dernier moment à lutter contre la tempête, et c'est en somme la seule chance que nous puissions avoir de sauver le navire. Mais, puisque nous voici sur la banquise,

si nous en profitons pour voir un peu comment elle se comporte ? J'avoue que tous ces craquements et ces détonations ne sont pas sans me donner des doutes sur sa solidité ! »

Erik et son père adoptif n'avaient pas fait, au delà du dépôt de vivres, trois cents pas vers le nord, quand ils furent arrêtés court. Une crevasse gigantesque s'ouvrait sous leurs pieds. Pour la franchir, il aurait fallu de longues perches dont ils avaient négligé de se munir. Aussi, prirent-ils le parti d'en suivre le bord, en obliquant vers l'ouest, afin de voir jusqu'où elle se prolongeait.

Ils trouvèrent alors que cette crevasse ou plutôt cette fissure se continuait dans cette direction sur une très longue ligne, — si longue qu'après avoir marché pendant plus d'une demi-heure, ils n'en voyaient pas la fin. Rassurés par leur exploration sur l'étendue du champ de glace où se trouvait établi le dépôt de vivres, ils revinrent sur leurs pas.

Comme ils étaient à moitié chemin environ de la distance qui les séparait de ce dépôt, une nouvelle vibration de la banquise se produisit, suivie de détonations, de craquements et d'un vacarme assourdissant de glaces entre-choquées. Ils ne s'en inquiétèrent pas outre mesure, mais pressèrent le pas, dans l'impatience de savoir si cette secousse n'avait pas eu de conséquences fâcheuses pour l'*Alaska*.

Le dépôt de vivres fut bientôt atteint, puis le petit havre qui abritait le navire.

Erik et maaster Hersebom se frottèrent les yeux et se demandèrent s'ils ne rêvaient pas ! l'*Alaska* n'y était plus !...

Leur première pensée fut qu'il s'était abîmé sous les eaux. Elle était trop naturelle, après une soirée comme celle qu'ils venaient de passer.

Mais, presque aussitôt, ils furent frappés de ce fait qu'aucun débris n'était visible, et aussi de l'aspect tout nouveau pour eux que le petit havre avait pris pendant leur absence. On n'y voyait plus cette bordure de « drift-ice » que la tempête y avait entassée en quelques heures et au milieu de laquelle l'*Alaska* se trouvait incrusté. Tout au contraire, la forme en était nettement découpée, comme si la banquise avait fini par se détacher de toutes pièces de cette bordure accidentelle et par en devenir indépendante.

Presque au même instant, maaster Hersebom constata une circonstance qui n'avait pu le frapper pendant qu'il parcourait la banquise en tout sens, mais qui devenait fort apparente pour lui maintenant qu'il se retrouvait au point de départ : le vent avait tourné et soufflait de l'ouest.

N'était-il pas possible que la tempête, en changeant de direction, eût simplement chassé au fond du golfe les glaces flottantes au milieu desquelles se trouvait fixé l'*Alaska* ?

Oui, évidemment, c'était possible. Ils restait à vérifier si c'était vrai.

Sans plus tarder, Erik se dirigea vers le fond du golfe, suivi de maaster Hersebom.

Ils marchèrent longtemps, — l'espace de quatre ou cinq kilomètres. Partout le bord de la banquise était libre de « drift-ice » ; les lames furieuses venaient s'y briser comme sur une grève ; et, ce qui semblait plus étrange encore, le promontoire qui le fermait vers le sud avait disparu.

Enfin, Erik s'arrêta. Cette fois il avait compris. Il prit la main de maaster Hersebom et la serra dans les siennes.

« Père, dit-il, d'une voix grave, vous êtes de ceux à qui l'on peut dire la vérité ! Eh bien, la vérité, c'est que la banquise s'est rompue, séparée de la masse qui entoure l'*Alaska*, et que nous sommes sur une île de glace de quelques kilomètres de long, de quelques cents mètres de large, emportés sur les eaux au gré de la tempête ! »

## CHAPITRE VI

### COUPS DE FUSIL

Vers deux heures du matin, Erik et maaster Hersebom, épuisés de fatigue, s'étaient glissés sous la bâche du dépôt de vivres pour s'allonger côte à côte entre deux tonneaux, contre la chaude fourrure de Klaas. Ils n'avaient pas tardé à s'endormir. Quand ils se réveillèrent, le soleil était déjà haut

sur l'horizon, le ciel était redevenu bleu et la mer était calme. L'immense lambeau de banquise sur lequel ils flottaient semblait immobile, tant son mouvement était doux et régulier. Mais, le long de ses deux bords les plus rapprochés, d'énormes icebergs étaient emportés avec une vitesse effrayante, se poursuivant, se heurtant, parfois se brisant l'un contre l'autre. Le paysage formé par tous ces gigantesques cristaux, réfléchissant ou décomposant, comme un prisme, les rayons solaires, n'en était pas moins un des plus merveilleux qu'Erik eût jamais contemplés. Maaster Hersebom lui-même, si peu enclin qu'il pût être en général, et spécialement dans la condition où il se trouvait, à admirer les splendeurs de la nature arctique, ne put s'empêcher d'en être saisi.

« Que tout cela serait beau à voir du pont d'un navire ! dit-il en soupirant.

— Bah ! lui répondit Erik avec sa bonne humeur habituelle, à bord d'un navire, il faudrait songer seulement à éviter tous ces icebergs et à ne pas être mis en pièces, tandis que, sur cette île de glace, nous n'avons pas à nous inquiéter de ces misères ! »

C'était évidemment un point de vue fort optimiste. Maaster Hersebom se contenta de sourire tristement. Mais Erik était décidé à prendre les choses par le bon côté.

« N'est-ce pas un bonheur extraordinaire que nous avons ce dépôt de vivres ? reprit-il. Notre cas ne serait véritablement désespéré que si nous nous trouvions démunis de tout. Mais, avec vingt tonneaux de biscuits, de viande fumée et de branvin, avec nos fusils par surcroît et notre ceinture à carottes, que pouvons-nous avoir à craindre ? Au pis d'attendre quelques semaines, sans apercevoir une terre où nous puissions aborder !.. Vous verrez, cher père, que nous nous tirerons de cette aventure comme s'en sont tirés les naufragés de la *Hansa* !

— De la *Hansa* ? demanda maaster Hersebom avec curiosité.

— Oui, un navire parti en 1869 pour les mers arctiques. Une partie de son équipage se trouva, comme nous, jetée sur un radeau de glace, où elle était en train de transporter des vivres et du charbon. Les braves gens durent s'accoutumer de leur mieux sur la banquise flottante. Ils y vécurent six mois et demi, parcourant avec elle une distance de plusieurs milliers de lieues, et finirent par aborder sur les terres arctiques de l'Amérique du Nord.

— Pussions-nous avoir le même bonheur ! dit maaster Hersebom en soupirant... Mais nous ferons bien, je pense, de manger un morceau.

— C'est mon avis, répliqua Erik. Un biscuit et une tranche de bœuf fumé seront les bienvenus ! »

Maaster Hersebom défonça deux tonneaux pour en extraire les éléments du déjeuner. Avec la pointe de son couteau il fora au flanc d'une pièce de branvin un trou qu'il boucha à l'instant avec un fuseau de bois taillé dans un cercle de barrique et qui devait permettre de la saigner à volonté. Puis, on se mit en devoir de faire honneur aux provisions.

« Est-ce que le radeau de l'équipage de la *Hansa* était aussi grand que le nôtre ? demanda le vieux pêcheur, au bout de dix minutes consciencieusement employées à réparer ses forces.

— Je ne le crois pas ! Le nôtre doit avoir au moins dix ou douze kilomètres de long. Celui de la *Hansa* en avait deux à peine. Encore était-il réduit à sa plus simple expression, après six mois de service. Les malheureux naufragés en furent réduits à l'abandonner alors parce que les vagues venaient les visiter jusque sur leur refuge. Heureusement pour eux, ils possédaient un grand canot, — ce qui leur permettait de déménager quand la banquise n'était plus habitable et d'aller en chercher une autre. Ils passèrent ainsi à plusieurs reprises de glaçon en glaçon, comme des ours blancs, jusqu'au moment où il leur fut enfin possible de retrouver la terre ferme.

— Ah ! voilà ! dit maaster Hersebom, ils avaient un canot, eux, et nous n'en avons pas !.. A moins de nous embarquer dans une barrique vide, je ne vois pas trop comment nous pourrions quitter ce radeau-ci !

— C'est ce que nous verrons, quand il en sera temps, répondit Erik. Pour le moment, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de procéder à une exploration complète de notre domaine ! »

Maaster Hersebom et lui se levèrent, et tous deux commencèrent par grimper sur une sorte de monticule de glaçon et de neige, — un "hummock," tel est le nom technique, — pour prendre une idée générale de la banquise. Elle se présentait sous la forme d'un long radeau, ou, pour mieux dire, d'une île, de douze ou peut-être quinze kilomètres d'un bout à l'autre, figurant grossièrement un prodigieux cétacé, allongé à la surface de l'Océan polaire. Le dépôt de vivres se trouvait à peu près au niveau d'une ligne qui aurait délimité le premier tiers ou la tête du cétacé. Mais il était assez difficile, en somme, de juger de son étendue ou de sa forme véritable. Un grand nombre de hummocks en accidentaient la surface et barraient la vue de tous côtés. L'extrémité qui correspondait, la veille, au fond du golfe était la plus éloignée. Il fut résolu qu'on se dirigerait d'abord dans cette direction. Autant qu'il était possible de l'affirmer, d'après la position du soleil, ce bout de banquise qui s'étendait vers l'ouest, avant de se détacher de la masse dont elle faisait partie, était maintenant tourné au nord. Il y avait donc lieu de supposer que le bateau voguait vers le sud, sous l'influence des courants ou de la brise, et le fait qu'on n'aperçut plus trace de la longue barrière de glaces étendue vers le 78<sup>e</sup> parallèle de l'est à l'ouest corroborait pleinement cette hypothèse.

La banquise était entièrement couverte de neige, et sur cette neige se voyaient, de loin en loin, des mouchetures noires que maaster Hersebom reconnut immédiatement pour des "ougiouk," c'est-à-dire pour des morses barbus de grande espèce. Ces morses habitaient sans doute des crevasses ou des cavernes de la banquise, et, se croyant parfaitement à l'abri de toute attaque, en profitaient pour se chauffer au soleil.

Il fallut plus d'une heure de marche à Erik et à maaster Hersebom pour arriver à la pointe extrême du radeau. Ils en avaient à peu près constamment suivi le bord du côté est, parce que cela leur permettait d'explorer à la fois la mer et la banquise. A tout instant, Klaas, en se portant en avant, mettait en fuite quelqu'un de ces ougiouks aperçus de loin, et qui se traînaient maladroitement jusqu'au bord du champ de glace pour se jeter à l'eau. Rien n'aurait été plus facile que d'en tuer un grand nombre. Mais à quoi bon, puisqu'on ne pouvait songer à faire du feu pour rôti ou griller la chair, d'ailleurs si délicate, de ces pauvres bêtes ? Erik avait d'autres préoccupations : il examinait avec intention le sol de la banquise et constatait que ce sol était loin d'être homogène. De nombreuses crevasses, des fissures, qui s'étendaient en certains cas sur toute la largeur du champ de glace, pouvaient faire craindre qu'au moindre choc il ne se divisât en plusieurs fragments. Il est vrai que ces fragments auraient encore été d'une belle grandeur. Mais la possibilité seule d'un pareil accident indiquait l'impérieuse nécessité de se tenir le plus possible à portée du dépôt de vivres, si l'on ne voulait être exposé à s'en trouver inopinément séparé. Ces fissures étaient d'ailleurs partout recouvertes par l'épaisse couche de neige tombée la veille, et qui commençait déjà, en fondant, à les fermer ou tout au moins à les calfater. Erik résolut de reconnaître avec soin, parmi les divisions ainsi délimitées, la plus massive et la résistante, afin de l'adopter comme quartier général en y transportant le dépôt de vivres.

C'est dans cet esprit que maaster Hersebom et lui reprirent leur exploration du côté ouest, après s'être reposés pendant quelques minutes à la pointe nord. Ils suivaient maintenant ce bord de la banquise, qui, deux heures plus tôt, dessinait encore le rivage du golfe où le yacht américain était venu se faire acculer. Klaas courait en avant, animé par la fraîcheur de l'air, et semblait se trouver dans son véritable élément sur ce tapis de neige, qui lui rappelait sans doute les plaines du Groënland.

Tout à coup, Erik le vit humer l'air, partir comme une

flèche, et s'arrêter en aboyant devant un objet encore caché par un amas de glaces.

« Encore un ougiouk ou un phoque ! » se dit-il sans presser le pas.

Ce n'était ni un ougiouk ni un phoque qui gisait au bord de la banquise et motivait l'émoi de Klaas. C'était un homme, un homme inanimé et sanglant, dont le costume de peaux n'appartenait certainement pas à un matelot de l'*Alaska*. Cela frappa tout d'abord Erik comme un souvenir de l'hivernage de la *Véga*. Il souleva la tête de cet homme, elle était couverte d'une épaisse chevelure rouge, et remarquable par un nez écrasé comme celui d'un nègre...

Erik se demanda s'il n'était pas le jouet d'une illusion. Sa main ouvrit le gilet de l'homme, mit à nu sa poitrine. C'était peut-être moins encore pour vérifier si le cœur battait que pour y chercher un nom...

Ce nom s'y trouvait, tatoué en bleu, dans un écusson grossièrement dessiné ; « Patrick O'Donoghane, *Cynthia*. »

Et le cœur battait !... Et l'homme n'était pas mort !... Il avait seulement une large blessure à la tête, une autre à l'épaule, et, sur la poitrine, une contusion qui devait grandement gêner ses mouvements respiratoires.

« Il faut le transporter à notre abri, le panser, le rappeler à la vie ! » dit Erik à maaster Hershøhm.

Et il ajouta à voix basse, comme s'il craignait d'être entendu :

« C'est lui, père, celui que nous cherchons depuis si longtemps sans l'atteindre, Patrick O'Donoghane !... Le voilà et presque sans souffle !... »

La pensée que le secret de sa vie était là, sous ce crâne épais et sanglant, où la mort semblait déjà avoir posé son empreinte, allumait dans les yeux d'Erik une flamme sombre. Son père adoptif devina ce qui se passait en lui et ne put s'empêcher de hausser les épaules. Il semblait dire :

« Là belle avance, quand même on pourrait tout savoir maintenant ?... Et comme tous les secrets du monde importent dans notre position ! »

Il n'en prit pas moins le corps par les jambes, tandis qu'Erik le tenait sous les bras, et, chargés de ce fardeau, ils se remirent en marche.

Le mouvement fit ouvrir les yeux au blessé. Bientôt la douleur que lui causaient ses plaies fut si vive, qu'il exhala des plaintes confuses, où le mot anglais « drink » — à boire — semblait dominer. On était encore loin du dépôt de vivres. Erik prit le parti de s'arrêter, d'adosser le malheureux contre un hummock sur le lit de neige et de lui mettre aux lèvres sa bouteille de cuir.

Elle était presque vide, mais la gorgée d'eau-de-vie que but O'Donoghane sembla lui rendre la vie. Il regarda autour de lui, poussa un profond soupir et dit :

« Où est Jones ?... »

— Nous vous avons trouvé seul au bord de la banquise, lui dit Erik. Y a-t-il longtemps que vous étiez là ?

— Je ne sais pas, répliqua le blessé avec effort. Donnez-moi encore à boire » reprit-il en fixant ses yeux sur ceux d'Erik.

Il avala une seconde gorgée d'eau-de-vie et retrouva la force de parler.

« Quand la tempête a éclaté, expliqua-t-il, le yacht allait couler bas. Quelques-uns des hommes ont eu le temps de se jeter dans les embarcations, les autres ont péri. Dès le premier moment, M. Jones m'avait fait signe d'aller avec lui dans un petit « kaïak » de sauvetage, suspendu à l'arrière, et que tout le monde dédaignait à cause de ses faibles dimensions, mais qui s'est trouvé insubmersible !... C'est le seul qui soit arrivé à la banquise !... Toutes les chaloupes ont chaviré avant d'y accoster ! Nous avons été terriblement meurtris sur le drift-ice, quand les lames y ont jeté notre kaïak ; mais enfin nous avons pu nous traîner hors de leur portée et attendre le jour !... Ce matin, M. Jones m'a quitté pour aller voir s'il pouvait trouver à tuer un phoque ou quelque oiseau de mer pour notre nourriture. Je ne l'ai pas revu. »

— M. Jones est un officier de l'*Albatros* ? demanda Erik.

— C'est le propriétaire et le capitaine, répondit O'Donoghane d'un ton où perçait quelque surprise de la question.

— Le propriétaire n'est donc pas M. Tudor Brown ?

— Je... je ne sais pas, » dit en hésitant le blessé, qui parut se demander s'il ne s'était pas trop avancé en parlant comme il l'avait fait.

Erik ne crut pas devoir insister sur ce point. Il avait tant d'autres choses à demander !

« Voyons, dit-il à l'Irlandais en s'asseyant sur la neige auprès de lui, vous avez refusé l'autre jour de venir à mon bord causer avec moi, et ce refus a déjà causé bien des malheurs ! Mais, à présent que nous sommes réunis, profitons-en pour parler sérieusement et en gens raisonnables ! Vous voici sur une banquise flottante, blessé, sans vivres, incapable d'échapper par vous-même à la mort la plus cruelle !... Mon père adoptif et moi, nous avons ce qui vous manque, des vivres, des armes, du brandwin ! Nous ne demandons qu'à vous soigner, à partager toutes ces choses avec vous et à vous remettre sur pied !... En échange de nos soins, ne nous accorderez-vous pas un peu de confiance ? »

L'Irlandais attacha sur Erik un regard indécis, où la reconnaissance paraissait se mêler à la crainte, — une crainte obscure, indéterminée.

« Cela dépend du genre de confiance que vous souhaitez ! dit-il évasivement. »

— Oh ! vous le savez bien ! répondit Erik en faisant un effort pour sourire et prenant dans ses mains celle du blessé. Je vous l'ai dit l'autre jour ; vous savez ce que j'ai besoin d'apprendre, ce que je suis venu chercher dans ces mers lointaines !... Voyons, Patrick O'Donoghane, un petit effort ; dites-moi ce secret qui a pour moi une si grande importance, apprenez-moi ce que vous savez sur « l'enfant à la bouée ! » Donnez-moi seulement un indication qui me permette de retrouver ma famille !... Que pouvez-vous craindre ? Quel danger y a-t-il pour vous à me satisfaire ?... »

O'Donoghane ne répondait pas et paraissait peser dans sa tête obtuse les arguments que lui présentait Erik.

« Mais, dit-il avec un effort, si nous nous tirions d'affaire, si nous arrivions dans un pays où il y aurait des juges, vous pourriez me faire avoir du mal ! »

— Non, je vous le jure !... Je vous le jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré !... dit Erik avec feu. Quels que soient vos torts envers moi ou envers d'autres, je vous garantis qu'il n'en résultera pour vous aucune conséquence fâcheuse !... D'ailleurs, il y a une chose que vous semblez ignorer, c'est qu'il y a maintenant prescription sur tout cela, — je veux dire que ces événements, quels qu'ils soient, s'étant passés depuis plus de vingt ans, la justice humaine n'a plus le droit de vous en demander compte !

— Vraiment ? demanda Patrick avec un reste de défiance. M. Jones m'a dit pourtant que l'*Alaska* était envoyé par la police, et vous même vous avez parlé de tribunaux... »

— C'était à propos de faits tout récents, d'un accident qui nous est arrivé au début de notre voyage ! Soyez sûr M. Jones s'est moqué de vous, Patrick ! Sans doute, il a quelque intérêt à ce que vous ne parliez pas !

— Pour sûr, il y a intérêt ! dit l'Irlandais avec conviction. Mais enfin, comment avez-vous découvert que je sais le secret ? reprit-il en regardant Erik.

— Par Mr. Bowles et mistress Bowles, du *Red Anchor*, à Brooklyn, qui vous ont souvent entendu parler de « l'enfant sur la bouée. »

— C'est vrai !... » dit l'Irlandais.

Et il réfléchit encore.

« Alors, vous n'êtes pas envoyé par la police bien sûr ? reprit-il. »

— Mais non, — quelle idée absurde !... Je suis envoyé par moi-même, par l'ardent désir, par la soif que j'ai de savoir quel est mon pays, quels sont mes parents, voilà tout ! »

O'Donoghane eut un sourire vaniteux.

« Ah ! voilà ce que vous voulez savoir ? dit-il. Eh bien, c'est vrai, je puis vous le dire, moi !... C'est vrai, je le sais !... »

—Dites le moi, O'Donoghon, dites-le moi ! s'écria Erik, qui le vit ébranlé. Dites-le moi, et je vous promets le pardon pour vos torts, si vous en avez, la reconnaissance, s'il m'est donné de vous la prouver !

L'Irlandais donna un coup d'œil de convulsi sur la bouteille de cuir.

—Cela dessèche le gosier de tant parler, dit-il d'une voix pâteuse. Je boirais bien un peu d'eau-de-vie, si vous voulez...

—Il n'y en a plus ici, mais on va aller vous en chercher au dépôt de vivres ! Nous en avons deux grosses pièces," répliqua Erik en remettant la bouteille à maaster Hersebom.

Celui-ci s'éloigna aussitôt, suivi de Klaas.

—Il ne sera pas long à revenir, reprit le jeune homme en se retournant vers le blessé. Allons, mon brave, ne marchandez pas votre confiance !... Mettez-vous un instant à ma place ! Supposez que toute votre vie vous ayez ignoré le nom de votre pays, celui de votre mère, que vous vous trouviez en présence d'un homme qui sait tout cela et que cet homme vous refuse un renseignement si précieux pour vous, au moment même où vous venez de le sauver et de lui rendre la vie !... Ce serait cruel, n'est-ce pas ?... ce serait intolérable !... Je ne vous demande pas l'impossible !... Je ne vous demande pas de vous accuser, si vous avez quelque chose à vous reprocher !... Donnez-moi seulement une indication, si légère qu'elle soit : mettez-moi sur la voie, c'est tout ce qu'il me faut !...

—Ma foi, autant vous faire ce plaisir, dit Patrick évidemment ému. Vous saurez donc que j'étais novice à bord du *Cynthia*...

Il s'arrêta court.

Erik était suspendu à ses lèvres. Touchait-il enfin au but ?... Allait-il savoir le mot de l'énigme ? connaître le nom de sa famille ? celui de sa patrie ?... En vérité, cet espoir ne semblait plus chimérique... Tout entier aux paroles du blessé, il attachait ses yeux sur lui, prêt à boire avec avidité ce qu'il était au moment d'apprendre. Pour rien au monde il n'aurait troublé ce récit par une interruption ou même par un geste. Il ne remarqua même pas qu'une ombre venait de surgir derrière lui. C'était pourtant la vue de cette ombre qui coupait court au récit de Patrick.

—M. Jones !... dit-il du ton d'un écolier, surpris en flagrant délit de bavardage.

Erik se retourna et vit Tudor Brown, debout devant un hummock voisin, qui l'avait jusqu'à ce moment caché aux regards. L'exclamation de l'Irlandais confirmait le soupçon qui, tout à l'heure, s'était présenté à sa pensée : M. Jones et Tudor Brown ne faisaient qu'un seul et même individu !

A peine eut-il le temps de formuler dans sa pensée cette constatation.

Deux coups de feu éclatant à trois secondes d'intervalle venaient de faire deux cadavres.

Tudor Brown, épaulant son fusil, avait frappé au cœur Patrick O'Donoghon, qui se renversa foudroyé.

Avant d'avoir seulement eu le temps d'abaisser son rifle, Tudor Brown recevait une balle au front et tombait sur sa face.

—J'ai bien fait de revenir, en voyant des pas suspects sur la neige ! dit maaster Hersebom, qui reparut, son fusil fumant à la main.

## CHAPITRE VII

### LE RETOUR

Erik avait poussé un cri et s'était jeté à genoux devant Patrick O'Donoghon, cherchant un dernier souffle de vie, une lueur d'espoir !... Mais l'Irlandais était bien mort, cette fois, emportant son secret.

Quant à Tudor Brown, son corps eut une convulsion suprême, ses mains laissèrent échapper l'arme qu'elles serraient au moment de sa chute, et il expira sans prononcer une parole.

—Père, qu'avez-vous fait ? s'écria amèrement Erik. Pourquoi supprimer la dernière chance qui me restait de connaître

le mystère de ma vie ?... Ne valait-il pas mieux nous jeter sur cet homme et le faire prisonnier ?

—Et le temps, crois-tu qu'il nous l'aurait laissé ?... répondit maaster Hersebom. Son second coup était pour toi, sois-en sûr !... J'ai vengé le meurtre de ce malheureux, puni le crime de la Basse-Froide et peut-être d'autres crimes encore ?... Quoi qu'il arrive, je ne le regrette pas !... Qu'importe d'ailleurs le mystère de ta vie, mon enfant, dans une situation comme la nôtre ?... Le mystère de ta vie, nous irons, avant peu sans doute, le demander à Dieu !

A peine achevait-il ces mots, qu'un coup de canon retentit, répercuté par les icebergs et les banquises. On aurait dit une réponse aux paroles découragées du vieux pêcheur. C'en était plutôt une sans doute aux deux coups de feu qui venaient d'éclater sur les radeaux de glace.

—Le canon de l'*Alaska* !... Nous sommes sauvés !... s'écria Erik en se relevant pour sauter sur un hummock et explorer du regard la mer sans limites.

Il ne vit rien d'abord que les icebergs emportés par la brise et se balançant au soleil. Mais maaster Hersebom, qui avait immédiatement rechargé son fusil, ayant tiré en l'air, un coup de canon lui répondit presque aussitôt.

Cette fois, Erik aperçut nettement un filet de fumée noire, se dessinant vers l'ouest sur le bleu du ciel. Coups de fusil et coups de canon se donnèrent dès lors la réplique à des intervalles de quelques minutes, et bientôt l'*Alaska*, dépassant un iceberg, apparut courant à toute vapeur vers le nord de la banquise.

Erik et maaster Hersebom s'étaient jetés, en pleurant de joie, dans les bras l'un de l'autre. Ils agitaient leurs mouchoirs, lançaient leurs doignons en l'air, cherchaient par tous les moyens à se signaler à leurs amis.

Enfin, l'*Alaska* s'arrêta. Une baleinière se détacha du bord, et vingt minutes ne s'étaient pas écoulées qu'elle accostait la banquise.

Comment dire la joie profonde du docteur Schwaryen crona, de M. Bredejord, de M. Malarius et d'Otto en retrouvant sains et saufs ceux qu'ils croyaient perdus !

On se raconta tout : les épouvantes et les désespoirs de la nuit, les vains appels, les impuissantes colères. L'*Alaska*, en se trouvant, au jour, presque libre de glaces, avait eu recours à la mine pour achever de se dégager. M. Boséwitz ayant pris le commandement, en qualité de second officier, on s'était aussitôt mis en quête de la banquise flottante, dans la direction du vent qui l'avait entraînée. Cette navigation au milieu des glaces, mises en mouvement, était la plus périlleuse que l'*Alaska* eût encore accomplie. Mais, grâce aux excellentes habitudes données à l'équipage par son jeune capitaine, à l'expérience acquise, à la précision des manœuvres, on était parvenu à se mouvoir sans encombre entre ces masses errantes. L'*Alaska* avait d'ailleurs bénéficié de cette circonstance qu'il courait dans le sens même des glaces, avec une vitesse supérieure à la leur. Le bonheur avait voulu que sa poursuite ne fût pas vaine. A neuf heures du matin, la grande banquise avait été signalée au vent, on avait pu en reconnaître jusqu'à la forme du haut du "nid du corbeau," et bientôt deux coups de feu donnaient l'espoir que les deux naufragés s'y trouvaient toujours.

Le reste importait peu désormais. On allait cingler directement sur l'Atlantique, et ce serait bien le diable, si l'on n'y arrivait pas,—à la voile, puisqu'il n'y avait plus de charbon.

—Non pas à la voile ! dit Erik. J'ai deux autres idées. La première, c'est de nous faire remorquer par la banquise, aussi longtemps qu'elle ira vers le sud ou l'est. Cela nous épargnera des combats incessants avec les icebergs que notre radeau se chargera de chasser devant lui. La seconde, c'est d'y récolter le combustible nécessaire pour achever notre voyage, quand il nous conviendra de reprendre notre autonomie.

—Que veux-tu dire ? La banquise recèlerait-elle en ses flancs une mine de houille ? demanda en riant le docteur.

—Non pas précisément une mine de houille, répondit Erik, mais ce qui revient à peu près au même, une mine de carbone animal, sous la forme de graisse d'ougiouk. Je veux tenter l'expérience, puisque nous avons un foyer spécialement aménagé pour ce genre de combustible."

Avant tout, on commença par rendre les derniers devoirs aux deux morts, en les jetant à l'eau avec un obus aux pieds.

Puis, l'*Alaska* vint accoster le flanc de la banquise, de manière à en suivre le mouvement, tout en étant protégé par sa masse. Cela permit de remettre aisément à bord les vivres qui avaient été débarqués et qu'il importait de ne pas perdre. L'opération terminée, le navire alla s'amarrer à l'extrémité nord du radeau de glace où il était mieux protégé contre les icebergs. Erik s'était déjà assuré qu'on filait, ainsi remorqué, une moyenne de six nœuds, ce qui était très suffisant jusqu'à nouvel ordre, étant donné surtout qu'on n'avait plus à s'inquiéter des glaces flottantes.

Tandis que la banquise s'en allait ainsi majestueusement vers le sud, comme un continent à la dérive, en traînant un satellite à sa remorque, la chasse aux ougiouks fut régulièrement conduite.

Deux au trois fois par jour, ces partis armés de fusils et de harpons, accompagnés de tous les chiens groënlandais, débarquaient sur le champ de glace et cernaient les monstres marins endormis au bord de leurs trous. On les tuait d'une balle dans l'oreille, on les dépeçait, on levait le lard, dont on chargeait des traîneaux que les chiens tiraient à l'*Alaska*. Cette chasse était si facile et si fructueuse qu'en huit jours, les soutes se trouvèrent littéralement bondées de lard.

L'*Alaska*, toujours remorqué par la banquise, était alors par le 45<sup>e</sup> degré de longitude est, sur le 74<sup>e</sup> parallèle, c'est-à-dire qu'il avait laissé derrière lui la Nouvelle-Zemble, en la dépassant au nord.

Le radeau de glace était à ce moment réduit de près de moitié, et le reste, craquelé par le soleil, traversé de fissures de plus en plus profondes, approchait manifestement de la décomposition. Le moment venait où cette grande île allait se résoudre en "drift ice". Erik ne voulut pas l'attendre. Il fit lever l'ancre et mettre le cap droit à l'ouest.

Le lard de morse, immédiatement utilisé dans le foyer *ad hoc* que portait l'*Alaska*, concurremment avec une faible proportion de houille, se trouva un combustible excellent. Son seul défaut était d'encrasser la cheminée et de nécessiter un nettoyage quotidien. Quant à son odeur qui aurait sans doute impressionné désagréablement des passagers méridionaux, elle n'était pour un équipage suédois et norvégien qu'un inconvénient très secondaire.

Toujours est-il que, grâce à ce supplément, l'*Alaska* put rester sous vapeur jusqu'à la dernière heure, franchir rapidement, malgré les vents contraires, la distance qui le séparait encore des mers d'Europe et arriver, le 5 septembre, en vue du Cap-Nord de Norvège, sans même s'arrêter à Tromsø, comme il l'aurait pu, en cas de besoin ; il poursuivit activement sa route, contourna la péninsule scandinave, repassa le Skager-Ragg et revint à son point de départ.

Le 14 septembre, il jetait l'ancre devant Stockholm, dans les eaux mêmes qu'il avait quittées le 10 février précédent.

Ainsi se trouvait accompli, en sept mois et quatre jours, le premier périple circumpolaire, par un navigateur de vingt-deux ans.

Ce tour de force géographique, qui venait compléter et contrôler si promptement la grande expédition de Nordenskiöld, devait bientôt avoir dans le monde un retentissement prodigieux. Mais, pour le moment, les journaux et revues n'en avaient pas encore expliqué les mérites. Quelques initiés à peine étaient en état de les apprécier, et une personne au moins n'avait garde de les soupçonner, — c'était Kajsa.

Il fallait voir le sourire de supériorité avec lequel elle accueillait le récit du voyage.

"S'il y a du bon sens à s'en aller volontairement s'exposer à des dangers pareils !" dit-elle pour tout commentaire.

Sans compter qu'à la première occasion, elle ne manqua pas d'ajouter à l'adresse d'Erik :

"Enfin, nous voilà toujours débarrassés de cette ennuyeuse affaire, maintenant que le fameux Irlandais est mort !"

Quelle différence de ce jugement sec et froid avec la lettre pleine d'effusions et de tendresses qu'Erik reçut bientôt de Noroë ! Vanda lui conta dans quelles trances elle et sa mère avaient passé ces longs mois, comme leur pensée n'avait pas cessé d'être avec les voyageurs, comme elles étaient heureuses de les voir enfin revenus à bon port !... Si l'expédition n'avait pas eu tous les résultats qu'en attendait Erik, il ne fallait pas s'en affliger outre mesure. Erik savait bien qu'à défaut de sa véritable famille, il en avait une dans le pauvre village norvégien, qui l'aimait tendrement et s'associait toujours à lui par la pensée. Ne viendrait-il pas bientôt la revoir, cette famille, qui le considérait toujours comme sien et qui ne voulait pas renoncer à lui ? Il pourrait bien, s'il en cherchait le moyen, trouver un petit mois à lui donner !... C'était le vœu le plus cher de sa mère adoptive et de sa petite sœur Vanda, etc., etc.

Tout cela, enveloppant trois jolies fleurettes cueillies au bord du fiord, et dans le parfum desquelles il semblait à Erik qu'il retrouvait toute son enfance insouciant et gaie. Ah ! que ces choses étaient douces à son pauvre cœur désappointé et qu'elles lui faisaient porter légèrement le déboire final de son expédition.

Bientôt, pourtant, il fallut se rendre à l'évidence. Le voyage de l'*Alaska* était un événement qui égalait en grandeur celui de la *Véga*. Le nom d'Erik était associé de toutes parts au nom glorieux de Nordenskiöld. Les journaux ne parlaient plus que du nouveau périple. Les navires de toutes les nations, mouillés à Stockholm, s'entendaient un peu pour se paviser en l'honneur de cette victoire nautique. Erik, surpris et confus, se voyait accueilli partout par les ovations réservées aux triomphateurs. Les Sociétés savantes venaient en corps souhaiter la bienvenue au commandant et à l'équipage de l'*Alaska*, les pouvoirs publics proposaient pour eux une récompense nationale.

Tous ces éloges et ce bruit gênaient Erik. Il avait conscience d'avoir principalement obéi, dans son entreprise, à des considérations d'ordre personnel, et se faisait scrupule de récolter une gloire qu'il trouvait au moins exagérée. Aussi saisit-il la première occasion qui se présenta de dire franchement ce qu'il était allé chercher dans les mers polaires, — sans l'avoir trouvé d'ailleurs, — le secret de sa naissance, de son origine, du naufrage du *Cynthia*.

L'occasion se présenta sous la figure d'un personnage imberbe, haut comme une botte, vif comme un écureuil, attaché en qualité de reporter à l'un des principaux journaux de Stockholm, et qui se présenta à bord de l'*Alaska*, pour solliciter la faveur d'une "entrevue personnelle" avec le jeune commandant. Le but de l'intelligent gazetier, disons-le bien vite, était tout uniment de soutirer à sa victime les éléments d'une biographie de cent lignes. Il ne pouvait tomber sur un sujet mieux disposé à se soumettre à la vivisection. Erik avait soif de dire la vérité et de proclamer qu'il ne méritait pas d'être pris pour un Christophe Colomb.

Il conta donc tout sans réticence, refit son histoire, expliqua comment il avait été recueilli en mer par un pauvre pêcheur de Noroë, élevé par M. Malarius, amené à Stockholm par le docteur Schwaryencrona, comment on était venu à savoir que Patrick O'Donoghhan connaissait probablement le mot de l'énigme, comment on avait appris qu'il se trouvait à bord de la *Véga*, comment on était allé l'y chercher, comment on avait été conduit à changer l'itinéraire, puis à pousser jusqu'à l'île Ljakow, jusqu'au cap Tchélynskin... Tout cela, Erik le disait pour se disculper en quelque sorte d'être un héros. Il le disait parce qu'il avait honore maintenant de se voir accablé d'éloges pour ce qui lui semblait si naturel et si simple.

Et, pendant ce temps, le crayon du reporter, M. Squirrélius, courait sur le papier avec une rapidité sténographique.

Les dates, les noms, les moindres détails,—tout était noté. M. Squirrélius se disait, le cœur palpitant, que ce n'était pas cent lignes, mais cinq ou six cents qu'il allait tirer de cette confession. Et quelles lignes !... Un récit vibrant, pris sur le vif, émouvant comme un feuilleton !

Le lendemain, ce récit remplissait trois colonnes dans le journal le plus répandu de la Suède. Comme il arrive presque toujours en pareil cas, la sincérité d'Erik, loin de diminuer ses mérites, les mit au contraire en valeur, par la modestie qu'elle attestait et l'intérêt romanesque qu'elle apportait à son histoire. La presse et le public s'en emparèrent avec avidité. Ces détails biographiques, bientôt traduits dans toutes les langues, ne tardèrent pas à faire le tour de l'Europe.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Paris et pénétrèrent un soir, sous la bande encore humide d'un journal français, dans un modeste salon situé rue de Varennes, au second étage d'un vieil hôtel.

Deux personnes se trouvaient dans ce salon. L'une était une dame en vêtements noirs et en cheveux blancs, quoiqu'elle parût jeune encore, et dont toute la personne portait l'empreinte d'un grand deuil éternel. Assise sous l'abat-jour de la lampe, elle travaillait machinalement à une broderie, tandis que ses yeux se fixaient dans l'ombre sur quelque souvenir inoubliable et accablant.

De l'autre côté de la table, un grand vieillard parcourait d'un regard distrait le journal que son domestique venait de lui apporter.

C'était M. Durrien, consul général honoraire et l'un des secrétaires de la Société de géographie,—celui-là même qui s'était trouvé à Brest, chez le préfet maritime, au moment du passage de l'*Alaska*.

Sans doute, à raison de ce fait, le nom d'Erik frappa particulièrement son attention, car, en lisant l'article biographique consacré au jeune navigateur suédois, il eut comme un tressaillement. Puis, il relut cet article avec une profonde attention. Peu à peu, une pâleur intense se répandit sur son visage déjà si pâle. Ses mains furent prises d'un tremblement nerveux. Son trouble devint si manifeste que sa silencieuse compagne s'en aperçut.

“ Mon père, est-ce que vous souffrez ? demanda-t-elle avec sollicitude.

— Je... crois qu'on s'est trop hâté de faire du feu !... Je vais aller prendre l'air dans mon cabinet !... Ce n'est rien !... un malaise passager !... ” répondit M. Durrien en se levant pour passer dans la pièce voisine.

Comme par mégarde, il emporta le journal qu'il tenait à la main. Si sa fille avait pu lire dans sa pensée, elle y aurait vu dominer, au milieu de l'afflux tumultueux d'espoirs et de craintes qui s'y heurtaient, la volonté arrêtée de soustraire le journal à ses regards.

Un instant elle songea à suivre M. Durrien dans son cabinet. Mais elle crut deviner qu'il désirait être seul, et se plia discrètement à ce caprice. Bientôt, d'ailleurs, elle se rassura en entendant son père aller et venir, marcher à grand pas, ouvrir et fermer la fenêtre.

C'est seulement au bout d'une heure qu'elle se décida à entre-bâiller la porte, pour voir ce que faisait M. Durrien. Elle constata qu'il s'était assis à son bureau et qu'il écrivait une lettre.

## CHAPITRE VIII

### UNE LETTRE DE PARIS

Ce qu'elle ne vit pas, c'est qu'il avait, en écrivant, les yeux pleins de larmes.

Depuis son retour à Stockholm, Erik recevait presque chaque jour de tous les pays de l'Europe une correspondance volumineuse. C'étaient des corps savants ou des particuliers qui lui adressaient leurs félicitations, des gouvernements étrangers qui lui décernaient des honneurs ou des récompenses ; des armateurs, des négociants qui sollicitaient de lui quelque renseignement applicable à leurs intérêts. Aussi fut-il peu surpris en se voyant remettre, un matin, deux plis au timbre de Paris.

Le premier qu'il ouvrit était une invitation de la Société de géographie de France, pour lui et pour ses compagnons de voyage, à venir en personne recevoir une grande médaille d'honneur, décernée en séance solennelle “ à l'auteur du premier périple circumpolaire par les mers arctiques.”

La seconde enveloppe fit tressaillir Erik quand il la rompit. Elle portait en guise de cachet, sur la gomme qui la fermait, un médaillon gravé aux initiales E. D. entourées de la devise *Semper idem* .....

Ces initiales et cette devise se trouvaient reproduites au coin de la lettre enfermée dans l'enveloppe, et qui était de M. Durrien. La lettre disait ce qui suit :

“ Mon cher enfant, laissez-moi vous donner ce nom à tout événement. Je viens de lire dans un journal français une note biographique traduite du suédois et qui me bouleverse plus que je ne saurais dire. Cette note vous concerne. S'il faut en croire ce qu'elle raconte, vous auriez été recueilli en mer, il y a vingt-deux ans, par un pêcheur norvégien des environs de Bergen, sur une bouée portant le nom de *Cynthia* ; votre voyage arctique aurait eu pour but spécial de retrouver un survivant du navire de ce nom, naufragé en octobre 1858 par le travers des îles Féroë ; enfin vous seriez revenu de votre expédition sans avoir pu rien apprendre à ce sujet.

“ Si tout cela est vrai (oh ! que ne donnerais-je pas pour que ce fût vrai !), je vous demande en grâce de ne pas perdre une minute, de courir au télégraphe et de me le dire.

“ C'est que dans ce cas, mon enfant,—comprenez mon impatience, mon anxiété et ma joie,—dans ce cas vous seriez mon petit-fils, celui que je pleure depuis tant d'années, celui que j'ai cru perdu à jamais, celui que ma fille, ma pauvre fille, au cœur brisé, hélas ! par le drame du *Cynthia*, appelle encore et réclame tous les jours,—son unique enfant, le sourire, la consolation, puis le désespoir de son veuvage !...

“ Vous retrouver, vous retrouver vivant et glorieux, serait un bonheur trop extraordinaire et trop grand ! Je n'ose pas y croire avant qu'un signe de vous m'y autorise !... Et pourtant, cela semble maintenant si vraisemblable !... Les détails et les dates concordent si rigoureusement !... Votre physionomie et vos manières me rappellent si clairement celles de mon malheureux gendre. Dans l'unique occasion où le hasard nous a rapprochés, je me suis senti entraîné vers vous par une sympathie si soudaine et si profonde !... Il semble impossible que tout cela n'ait pas de raison d'être !

“ Un mot, un mot tout de suite au télégraphe !... Je ne vais pas vivre jusqu'à l'arrivée de cette dépêche. Puisse-t-elle apporter à ma pauvre fille et à moi un bonheur qui effacera toute une vie de regrets et de larmes !

“ E. DURRIEN,

“ Consul général honoraire,  
104, rue de Varennes, Paris.”

A cette lettre était jointe une note justificative qu'Erik devora avidement. Elle était également de la main de M. Durrien et contenait ce qui suit :

“ J'étais consul de France à la Nouvelle-Orléans, quand ma fille unique, Catherine, épousa un jeune Français, M. Georges Durrien, notre parent éloigné et ainsi que nous d'origine bretonne. M. Georges Durrien était ingénieur des mines. Il venait aux Etats-Unis pour explorer des sources de pétrole récemment signalées, et comptait y rester quelques années. Accueilli à mon foyer comme devait l'être un homme de son mérite, portant le même nom que nous et fils d'un ami bien cher de ma jeunesse, il me demanda la main de ma fille. Je la lui donnai avec joie. Peu de temps après ce mariage, je fus inopinément désigné au poste consulaire de Riga, et, mon gendre se trouvant retenu aux Etats-Unis par des intérêts considérables, je dus y laisser ma fille. Elle y devint mère d'un enfant, qui reçut mes prénoms avec celui de son père, et fut appelé *Emile-Henri-Georges*.

“ Six mois plus tard, mon gendre trouvait la mort dans un accident de mine. Aussitôt après avoir fait régler ses affaires, ma pauvre fille, veuve à vingt ans, s'embarqua à New-York,

sur le *Cynthia*, à destination de Hambourg pour venir me rejoindre par la voie la plus directe.

“ Le 7 octobre 1858, le *Cynthia* faisait naufrage à l'est des îles Féroë. Les circonstances de ce naufrage ont depuis paru suspectes et sont restées inexplicables. Toujours est-il qu'au milieu du désastre, au moment même où les passagers prenaient place les uns après les autres dans la chaloupe, mon petit-fils, âgé de sept mois, que sa mère venait d'attacher sur une bouée de sauvetage, glissa ou fut poussé à la mer, et disparut emporté par la tempête.

“ Ma fille, affolée par cet affreux spectacle, voulait se précipiter dans les flots. Elle fut sauvée de vive force, jetée évanouie dans une embarcation où se trouvaient trois autres personnes, et qui seule échappa au désastre. L'embarcation aborda, au bout de quarante-neuf heures, sur l'une des îles Féroë. C'est de là que ma fille me revint, après une mortelle attente de sept semaines, grâce aux soins dévoués d'un matelot qui l'avait sauvée et qui me la ramena. Ce brave garçon, nommé John Denman, est mort depuis à mon service, en Asie Mineure.

“ Nous n'avions aucun espoir sérieux que le pauvre bébé eût pu survivre au naufrage. Je fis pourtant tenter des recherches aux îles Féroë, aux îles Shetland et sur la côte norvégienne au nord de Bergen. L'idée que le berceau fût allé plus loin encore paraissait inadmissible. Je ne renonçai pourtant à mon enquête qu'au bout de trois années, et, pour que Noroë n'y ait pas été compris, il faut que ce soit un point singulièrement reculé et sans rapports directs avec la côte maritime.

“ Quand tout espoir fut définitivement perdu, je me consacrai exclusivement à ma fille, dont la santé physique et morale exigeait de grands ménagements. J'obtins d'être envoyé en Orient, je cherchai à la distraire par des voyages et des entreprises scientifiques. Elle a été la compagne inséparable de tous mes travaux ; mais jamais je n'ai pu arriver à la guérir de son incurable tristesse. Enfin, depuis deux ans j'ai pris ma retraite, et nous sommes rentrés en France. Nous habitons alternativement Paris et la vieille maison que je possède au Val-Féray, près de Brest.

“ Nous serait-il donné d'y voir entrer mon petit-fils, celui que nous pleurons depuis tant d'années ? Cet espoir est trop beau pour que j'ose en parler à ma fille, tant qu'il ne sera pas transformé en certitude. Ce serait une véritable résurrection. Et pourtant, s'il fallait maintenant renoncer à cette idée, la déception serait cruelle !... ”

“ Nous sommes aujourd'hui à lundi, Samedi prochain, me dit-on à la poste, je pourrais avoir une réponse !... ”

Erik avait peine à achever cette lecture ; les larmes obscurcissaient sa vue. Lui aussi il craignait de s'abandonner trop vite à l'espérance, qui lui était subitement rendue. Il se disait bien que toutes les vraisemblances se trouvaient réunies, — la concordance des dates, celle des événements et des moindres détails. Mais c'était trop beau ! Il n'osait pas y croire ! Retrouver du même coup une famille, une vraie mère, une patrie !... Et quelle patrie !... Celle-là même qu'il aurait choisie entre toutes, parce qu'elle incarne en quelque sorte les grands, les grâces et les dons suprêmes de l'humanité, parce qu'en elle sont venus se réunir et se fondre le génie des civilisations antiques, la flamme et l'esprit des temps nouveaux !

Il avait peur que tout cela ne fût qu'un rêve. Si souvent déjà ses espoirs s'étaient trouvés déçus !... Peut-être le docteur allait-il d'un mot faire crouler l'échafaudage. Avant tout, il fallait le prendre pour juge.

Le docteur lut attentivement les documents qui lui étaient soumis, non sans s'interrompre à plusieurs reprises, en laissant échapper une exclamation de surprise ou de joie.

“ Il n'y a pas l'ombre d'un doute à conserver ! dit-il enfin. Tous les détails concordent rigoureusement, jusqu'à ceux-là mêmes que ton correspondant omet de mentionner, — les initiales du linge, la devise gravée sur le hochet, et qui sont celles de sa lettre !... Mon cher enfant, ta famille est retrouvée, cette fois ! Il faut immédiatement télégraphier à ton grand-père... ”

— Mais que lui dire ? demanda Erik pâle de joie.

— Dis-lui que dès demain tu prendras le courrier pour aller te jeter dans les bras de ta mère et dans les siens ! ”

Le jeune capitaine ne prit que le temps de serrer sur son cœur la main de l'excellent homme, et se jeta dans un cabriolet pour courir au télégraphe.

Le jour même, il quittait Stockholm, prenait le chemin de fer qui le débarquait à Malmö, sur la côte nord-ouest de la Suède, traversait le détroit en vingt minutes, se jetait à Copenhague dans l'express de Hollande et Belgique, puis à Bruxelles dans le train de Paris.

Le samedi, à sept heures du soir, exactement six jours après que M. Durrien avait mis sa lettre à la poste, il avait la joie d'attendre son petit-fils à la gare du Nord. Des dépêches successives, expédiées par Erik au cours du voyage, avaient aidé à lui faire prendre patience.

Enfin, le train entra en grondant sous la haute coupole de verre. M. Durrien et son petit-fils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils avaient tant vécu ensemble par la pensée dans ces derniers jours d'attente, qu'il leur semblait s'être toujours connus.

“ Ma mère ? demanda Erik.

— Je n'ai pas osé tout lui dire, tant que je ne te tenais pas ! répondit M. Durrien, en adoptant d'emblée ce tutoiement doux comme une caresse maternelle, que toutes les langues envient au français.

— Elle ne sait rien encore ?

— Elle soupçonne, elle craint, elle espère ! Depuis ta dépêche, je la prépare de mon mieux à la joie inouïe qui l'attend ! Je parle d'une piste sur laquelle j'aurais été mis par un officier suédois, par ce jeune marin que j'ai vu à Brest et dont je lui ai souvent parlé !... Elle ne sait pas, elle hésite encore, mais je crois qu'elle doit commencer à démêler la venue prochaine de quelque chose de nouveau ! Ce matin, à déjeuner, j'avais une peine extrême à cacher mon impatience ! J'ai fort bien vu qu'elle m'observait avec attention ! Deux ou trois fois même, j'ai cru qu'elle allait me demander une explication formelle !... J'en avais grand-peur, je l'avoue ! Si quelque malentendu, quelque contretemps soudain, ou, pis encore, quelque malheur était venu nous tomber sur la tête !... On craint tout dans une aventure comme la nôtre !... Aussi n'ai-je point dîné avec elle ce soir. J'ai prétexté d'une affaire, et je me suis soustrait par la fuite à une situation intolérable ! ”

Sans attendre les bagages, on partit dans le coupé qui avait amené M. Durrien.

Cependant, Mme Durrien, toute seule dans le salon de la rue de Varennes, attendait le retour de son père avec impatience. Il avait deviné juste en redoutant, pour le dîner, une demande d'explications. Depuis plusieurs jours, elle était inquiète de ses allures, des dépêches incessantes qu'il recevait, des sous-entendus singuliers que semblaient recéler toutes ses paroles. Habitée à échanger avec lui les moindres pensées et les moindres impressions, elle ne comprenait même pas qu'il pût songer à lui cacher quelque chose. Plusieurs fois déjà, elle avait été sur le point de réclamer le mot de l'énigme. Puis, elle s'était tue devant l'évident parti pris de son père.

“ Il s'agit sans doute de me préparer quelque surprise, s'était-elle dit. Il ne faut pas marchander son plaisir ! ”

Mais, dans les deux ou trois derniers jours et spécialement le matin, elle avait été plus vivement frappée de l'espèce d'impatience qui éclatait dans tous les mouvements de M. Durrien, de l'air de bonheur qui animait son regard, de l'insistance avec laquelle revenaient sur ses lèvres ces allusions si longtemps évitées au désastre du *Cynthia*. Tout à coup, une sorte d'illumination sourde s'était faite en elle. Elle avait vaguement compris qu'il y avait du nouveau, que son père se croyait à tort ou à raison, sur la trace d'un indice favorable, que peut-être il s'était repris à l'espoir si longtemps caressé de retrouver son enfant, et, sans supposer un instant que les choses fussent bien avancées, elle avait pris la résolution de demander à tout savoir.

Jamais M<sup>me</sup> Durrien n'avait définitivement renoncé à l'idée

que son fils pût encore être vivant. Tant qu'une mère n'a pas vu de ses yeux son enfant à l'état de cadavre, elle se refuse à sanctionner, pour ainsi dire, par son adhésion, ce fait irréparable de la mort. Elle se dit que les témoins peuvent s'être trompés, que les apparences peuvent les avoir abusés. Elle croit toujours à la possibilité d'un retour soudain. On pourrait presque dire qu'elle s'y attend. Des milliers de mères de soldats et de marins ont eu cette illusion touchante. Mme Durrien avait plus qu'une autre le droit de la conserver. A la vérité, la scène tragique était toujours devant ses yeux, après vingt-deux ans comme au premier jour. Elle se représentait le *Cynthia* envahi par les eaux et près de couler à chaque lame qui venait le battre. Elle se voyait attachant elle-même, de ses mains, son petit enfant sur une large bouée, tandis que passagers et matelots se ruaient, s'entassaient sur les chaloupes, puis laissée en arrière, implorant, suppliant qu'on emmenât au moins le bébé. Un homme lui prenait des mains le cher fardeau. On la jeta dans un canot. Et presque aussitôt un coup de mer, une trombe d'eau sur elle, et l'horreur de voir la bouée rasant la coque du steamer sur le dos d'une lame, la tempête s'engouffrant dans la mousseline du berceau et emportant sa proie comme une plume, au milieu des embruns ! Alors un cri déchirant parmi tant d'autres cris, une lutte corps à corps, un plongeon dans la nuit,—et l'inconscience ! Puis, le réveil, le désespoir sans fin, les nuits de fièvre et de délire ! Puis, la douleur incessante, les longues recherches sans effet, et la conviction de son impuissance grandissant peu à peu, s'étalant, submergeant tout !... Oh ! oui, elle se rappelait tout cela, la pauvre femme ! Pour mieux dire, son être tout entier avait reçu de ce drame une si rude secousse, qu'il était resté irréparablement meurtri. Il y avait presque un quart de siècle que ces choses s'étaient passées, et, comme au premier jour, Mme Durrien pleurait son enfant ! Ce cœur tout maternel s'était replié sur son deuil et consumait lentement sa vie dans la morne contemplation de l'unique souvenir !

Par une sorte de mirage moral, elle se figurait parfois son fils passant par les phases successives de l'enfance, de l'adolescence et de l'âge viril. D'année en année, elle se le représentait comme il aurait été, comme il était peut-être,—car elle conservait toujours une sorte de croyance obstinée à la possibilité de son retour ! Contre cet espoir obscur, rien n'avait jamais prévalu, ni démarches vaines, ni recherches inutiles, ni temps écoulé !

Et c'est pourquoi, ce soir-là, elle attendait son père avec la ferme volonté d'avoir le cœur net de ses soupçons.

M. Durrien entra. Il était suivi d'un jeune homme qu'il présenta en ces termes :

« Ma fille, voici M. Erik Hersehom dont je t'ai souvent parlé, et qui vient d'arriver à Paris. La Société de géographie va lui décerner sa grande médaille d'honneur, et il me fait le plaisir d'accepter notre hospitalité. »

Il avait été convenu dans la voiture que les choses se passeraient ainsi, qu'Erik parlerait plus tard incidemment de l'enfant recueilli à Noroë, et qu'on essayerait de faire arriver, sans secousse trop subite, l'aveu de son identité. Mais quand il se trouva en présence de sa mère, la force lui manqua pour soutenir ce rôle. Il devint d'une pâleur mortelle et s'inclina profondément sans pouvoir articuler une parole.

Elle, cependant, s'était soulevée sur son fauteuil et le regardait avec bonté. Tout à coup, ses yeux se dilatèrent, sa lèvre frémit, sa main se tendit vers lui.

« Mon fils !... Vous êtes mon fils ! » s'écria-t-elle.

Et s'avancant d'un pas vers Erik :

« Oui ! tu es mon enfant ! dit-elle. Ton père tout entier revit dans chacun de tes traits ! »

Et, tandis qu'Erik, fondant en larmes, tombait à genoux devant sa mère, la pauvre femme, lui prenant la tête à deux mains, s'évanouissait de joie et de bonheur en mettant un baiser sur son front.

## CHAPITRE IX.

### CONCLUSION.

Un mois plus tard, une fête intime réunissait au Val-Féray, à une demi-lieue de Brest, toute la famille adoptive d'Erik, auprès de sa mère et de son grand-père. Une pensée délicate de Mme Durrien avait voulu associer à sa profonde, à son inexprimable joie les êtres simples et bons qui lui avaient sauvé son fils. Elle avait exigé que dame Katrina et Vanda, que maaster Hersehom et Otto fussent du voyage avec le docteur Schwaryencrona et Kajsa, avec M. Bredejord et M. Malarius.

Au milieu de cette rude nature bretonne, près de cette sombre mer armoricaine, ses hôtes norvégiens se sentaient moins dépaysés qu'ils ne l'eussent été, sans doute, à la rue de Varennes. On faisait de longues promenades dans les bois, on se racontait tout ce qu'on ignorait les uns des autres, on mettait en commun les lambeaux de vérité qu'on possédait sur toute cette histoire encore obscure. Et peu à peu bien des points inexplicables cessaient de l'être. La lueur jaillissait du rapprochement des circonstances, des longues causeries, des discussions.

D'abord, qu'était-ce que Tudor Brown ? Quel si grand intérêt avait-il eu à empêcher qu'on fût mis, par Patrick O'Donoghon, sur la trace de la famille d'Erik ? Un mot du malheureux Irlandais suffisait à l'établir. Tudor Brown s'appelait en réalité M. Jones, seul nom sous lequel Patrick O'Donoghon le connût. Or, M. Noah Jones était l'associé du père d'Erik pour l'exploitation d'une mine de pétrole découverte par le jeune ingénieur en Pensylvanie. Le seul énoncé du fait jetait un jour sinistre sur des événements si longtemps restés mystérieux. Le naufrage suspect du *Cynthia*, la chute de l'enfant à la mer, peut-être la mort du père d'Erik,—tout cela, hélas ! devait avoir eu pour origine un traité d'association que M. Durrien retrouva dans ses papiers et qu'il élucida de quelques commentaires.

« Plusieurs mois avant son mariage, expliqua-t-il aux amis d'Erik, mon gendre avait découvert près de Harrisburg une source de pétrole. Il lui manquait le capital nécessaire pour s'assurer cette propriété, et il se voyait exposé à en perdre tous les avantages. Le hasard le mit en relations avec ce Noah Jones, qui se donnait pour un marchand de bœufs du Far-West, mais était en réalité,—on le sut plus tard,—un importateur d'esclaves de la Caroline du Sud. Cet individu s'engageait à verser la somme nécessaire pour acheter la source *Vandalia* et l'exploiter. Il sut faire signer à Georges, en échange de son apport, un traité absolument léonin. Ce traité, j'en ignorais la teneur au moment du mariage de ma fille, et, selon toute apparence, Georges lui-même n'y songeait plus. Personne n'était moins expert que lui en pareille matière. Admirablement doué sous plus d'un rapport, mathématicien, chimiste, mécanicien hors ligne, il n'entendait absolument rien aux affaires, et avait deux fois déjà payé d'une véritable fortune ses inexpériences à cet égard. Nul doute qu'il n'ait eu avec Noah Jones son laisser-aller habituel. Très probablement il signa les yeux fermés le traité d'association qui lui fut soumis. En voici les articles principaux, extraits et résumés de la phraséologie anglo-saxonne sous laquelle ils se trouvaient enveloppés :

«...Art. 3. La propriété de la source *Vandalia* restera indivise entre l'inventeur, M. Georges Durrien, et le commanditaire, M. Noah Jones.

« Art. 4. M. Noah Jones aura l'administration de tous deniers par lui versés pour l'exploitation de la source. Il vendra les produits, encaissera les recettes, soldera les dépenses, à charge par lui d'en justifier tous les ans à son associé et de partager les nets profits avec le dit associé. M. Georges Durrien dirigera les travaux d'art et les services techniques de l'exploitation.

« Art. 5. Au cas où l'un des propriétaires-associés désirerait

vendre sa part, il sera tenu de donner le droit de préemption par offre formelle à son associé, qui aura trois mois pleins pour l'accepter, et deviendra propriétaire unique en payant le capital à trois pour cent du revenu net constaté au dernier inventaire.

"Art. 6. Les enfants seuls de chacun des deux associés héritent de ses droits. A défaut d'enfant de l'associé décédé, ou en cas de mort avant l'âge de vingt ans révolus de l'enfant ou des enfants de l'associé décédé, la propriété entière fait retour à l'associé survivant, à l'exclusion de tous autres héritiers du défunt.

"N. B. Le présent article est motivé par la nationalité différente des deux associés et par les complications de procédure que ne manqueraient pas d'amener tout autre régime."

"...Tel était, reprit M. Durrien, le traité qu'avait signé mon futur gendre, à une époque où il ne songeait même pas à se marier, et où tout le monde, sauf peut-être M. Noah Jones, ignorait l'immense valeur que devait acquérir plus tard la source *Vandalia*. On en était encore à la période des tâtonnements et des déboires. Le projet du Yankee se réduisait probablement alors à déguster son associé de l'affaire en exagérant les difficultés du début, de manière à s'assurer à peu de frais la propriété exclusive. Le mariage de Georges avec ma fille, la naissance de notre cher enfant et la constatation soudaine de la prodigieuse richesse de la source vinrent modifier la situation du tout au tout. Il ne pouvait plus être question de s'assurer pour un morceau de pain cette splendide propriété ; mais il suffisait, pour qu'elle fit retour à Noah Jones, que Georges d'abord, puis son unique héritier, disparussent de ce monde. Or, deux ans après son mariage, six mois après la naissance de mon petit-fils, Georges était relevé mort auprès d'un puits d'extraction, asphyxié, dirent les médecins, par des gaz irrespirables. Je n'étais déjà plus aux Etats-Unis, ma nomination de consul à Riga étant survenue dans l'intervalle ; les affaires de la succession furent réglées par un sollicitor. Noah Jones se montra de bonne composition et souscrivit à tous les arrangements pris pour ma fille. Il resta convenu qu'il continuerait à exploiter le fonds commun et payerait semestriellement à la Central-Bank de New-York la part de nets profits revenant à l'enfant. Hélas ! il ne devait même pas en solder le premier semestre !... Ma fille prit passage sur le *Cynthia* pour venir me rejoindre. Le *Cynthia* se perdit corps et biens dans des conditions si suspectes que la Compagnie d'assurances réussit à se faire exonérer de toute responsabilité, et, dans ce naufrage, l'unique héritier de Georges disparut. Dès lors, Noah Jones restait seul propriétaire de la source *Vandalia*, qui lui a donné en moyenne, depuis cette époque, cent quatre-vingt mille dollars de revenu annuel !

—N'aviez-vous jamais soupçonné son intervention dans ces drames successifs ? demanda M. Bredejord.

—Je l'avais certes soupçonnée ; c'était trop naturel, et une pareille accumulation de prétendus accidents, tournant tous au même but, était malheureusement trop claire. Mais comment les établir en justice ? Je n'avais sur le fait que des données trop vagues. Je savais par expérience combien peu il faut compter sur les tribunaux dans les contestations internationales. Et puis, j'avais à consoler, tout au moins à distraire ma fille, et un procès n'aurait fait que raviver ses douleurs, sans compter que la cupidité seule en aurait paru le mobile ! Bref, je me résignai en silence. Ai-je eu tort ? Faut-il le regretter ? Je ne le crois pas, et je reste convaincu que je n'aurais obtenu aucun résultat. Voyez comme il nous est difficile, encore aujourd'hui, et même en réunissant toutes nos impressions, tous les faits à notre connaissance, d'arriver à une conclusion précise !

—Mais comment s'expliquer dans tout cela le rôle de Patrick O'Donoghane ? reprit le docteur Schwaryencrona.

—Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, nous en sommes évidemment réduits aux conjectures ; mais il me semble qu'en voici une assez plausible. Cet O'Donoghane, novice à bord du *Cynthia*, attaché au service personnel du capitaine,

était en rapports constants avec les passagers de première classe, qui mangent toujours à la table du commandant. Il savait donc certainement le nom de ma fille, il connaissait sa nationalité française et pouvait aisément la faire retrouver. Avait-il été chargé par Noah Jones de quelque mission ténébreuse ? A-t-il eu la main dans le naufrage si suspect du *Cynthia*, ou simplement dans la chute de l'enfant à la mer, — c'est ce que nous ne saurons jamais exactement, puisqu'il est mort. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il connaissait l'importance qu'avait pour l'ex-associé de Georges "l'enfant sur la bouée." De là à exploiter cette notion, il n'y a qu'un très faible intervalle pour un individu tel qu'on nous le représente, ivrogne et paresseux. O'Donoghane savait-il que "l'enfant sur la bouée" était réellement vivant ? Avait-il même aidé à le sauver, soit en le recueillant en mer, pour le laisser ensuite près de Noroë, soit par quelque autre moyen ? C'est encore un point douteux. Mais il aura, en tout cas, affirmé à Noah Jones que "l'enfant sur la bouée" avait survécu au naufrage ; il se sera vanté de connaître le pays où il avait été recueilli ; sans doute aussi il aura donné à entendre que ses précautions étaient prises pour tout faire savoir à l'enfant, s'il lui arrivait malheur, à lui O'Donoghane. Noah Jones se sera vu obligé de payer son silence. Telle était sans doute la source des revenus intermittents que l'Irlandais touchait à New-York chaque fois qu'il y revenait !

—Cela me paraît très vraisemblable, dit M. Bredejord. Et j'ajoute que la suite des événements confirme pleinement cette hypothèse. Les premières annonces du docteur Schwaryencrona sont venues inquiéter Noah Jones. Il a cru indispensable de se débarrasser de Patrick O'Donoghane mais s'est vu obligé d'agir prudemment, précisément parce que l'Irlandais affirmait avoir pris ses précautions. Il s'est donc contenté de l'épouvanter probablement en lui faisant craindre, grâce à ces annonces, une intervention immédiate de la justice criminelle. Cela résulte du récit même que nous a fait à New-York l'aubergiste du *Red-Anchor*, M. Bowles, et de la hâte avec laquelle O'Donoghane a pris la fuite. Il faut évidemment qu'il se soit cru menacé d'extradition pour avoir émigré aussi loin, —jusque chez les Samoyèdes, et sous un nom d'emprunt. Noah Jones, qui lui avait sans doute donné ce conseil, a dû alors se croire à l'abri de toute surprise. Mais les annonces réclamant Patrick O'Donoghane lui ont remis, comme on dit, martel en tête. Il a donc fait le voyage de Stockholm tout exprès pour nous donner l'assurance que Patrick O'Donoghane était mort, et, sans doute aussi, pour voir de ses propres yeux jusqu'à notre enquête avait été poussée. Enfin est survenue la correspondance de la *Véga* et le départ de l'*Alaska* pour les mers arctiques. Noah Jones ou Tudor Brown, se voyant alors en péril imminent, —car sa confiance en Patrick O'Donoghane devait être des plus limitées, —n'a plus reculé devant aucun forfait pour s'assurer l'impunité. Par bonheur, les choses ont bien tourné ; mais nous pouvons maintenant nous dire que nous l'avons échappé belle !

—Qui sait ! peut-être ces dangers mêmes ont-ils contribué à nous faire arriver au but ! dit le docteur. Sans l'affaire de la Basse-Froide, il est fort probable que nous aurions poursuivi notre route par le canal de Suez, et que nous serions arrivés au détroit de Behring trop tard pour y trouver la *Véga*. Il est au moins douteux encore que nous eussions pu tirer quelque chose d'O'Donoghane, si nous l'y avions rejoint en compagnie de Tudor Brown !... Au fond, notre voyage tout entier a été déterminé par les tragiques événements du début, et c'est uniquement au périple accompli par l'*Alaska*, à la célébrité qui en est résultée pour Erik, que nous devons d'avoir retrouvé sa famille !

—Oui, dit fièrement Mme Durrien en passant sa main sur les cheveux de son fils, c'est la gloire qui me l'a rendu !"

Et presque aussitôt elle ajouta :

"... Comme c'est le crime qui me l'avait pris, —comme c'est votre bonté à tous qui me l'a conservé et qui en a fait un homme supérieur..."

—Et comme c'est la scélératesse de Noah Jones qui aura

abouti à faire de notre Erik un des hommes les plus riches des deux Amériques !” s'écria M. Bredejord.

Tout le monde le regarda avec surprise.

“Sans doute, reprit l'éminent avocat. Erik n'est il pas l'héritier de son père dans sa part de propriété de la source *Vandalia* ?... N'a-t-il pas été indûment privé de son revenu depuis vingt-deux ans ? Et ne suffira-t-il pas pour l'obtenir d'une simple preuve d'identité filiale à établir, avec nous tous comme témoins, depuis maaster Hersebom que voilà et dame Katrina, jusqu'à M. Malarius et nous-mêmes ? Si Noah Jones a laissé des enfants, ces enfants sont responsables de cet énorme arriéré, qui absorbera probablement toute leur part du capital social. S'il n'y a pas d'enfants de ce greçin, aux termes du traité que nous a lu M. Durrien, Erik est le seul héritier de la propriété entière. De toutes façons, donc, il doit avoir en Pensylvanie quelque chose comme cent cinquante ou deux cent mille dollars de rente !”

—Eh ! eh !... dit en riant le docteur Schwaryencrona, voilà le petit pêcheur de Noroë devenu un assez beau parti !... Lauréat de la Société de géographie, auteur du premier périple circumpolaire, affligé d'un modeste revenu de deux cent mille dollars, c'est un mari comme on n'en trouve pas beaucoup à Stockholm !... Qu'en distu, Kajsa ?”

La jeune fille avait vivement rougi à cette interpellation, dont son oncle ne soupçonnait assurément pas la cruauté. Kajsa était précisément en train de se dire, depuis un instant, qu'elle avait été un peu bien maladroite en rebutant un soupçon aussi distingué, et qu'il faudrait à l'avenir lui montrer plus de considération.

Mais Erik, chose singulière, n'avait plus d'yeux pour elle depuis qu'il se sentait au-dessus de ses injustes dédains. Soit que l'absence et les réflexions de ses nuits de quart lui eussent ouvert les yeux sur la sécheresse de cœur de Kajsa, soit que la satisfaction de ne plus être à ses yeux un misérable “enfant trouvé” lui suffit, — il ne lui accordait plus aujourd'hui que la part de stricte courtoisie à laquelle elle avait droit comme jeune fille et comme nièce du docteur Schwaryencrona.

Toutes ses préférences étaient pour Vanda, qui véritablement devenait de plus en plus charmante, en achevant de perdre ses petites gaucheries villageoises sous le toit d'une femme aimable et distinguée. Son exquise bonté, sa grâce native, sa simplicité parfaite la faisaient aimer de quiconque l'approchait. Elle n'avait pas passé huit jours au Val-Féray, que Mme Durrien déclarait hautement qu'il lui serait désormais impossible de se séparer d'elle.

Erik se chargea d'arranger tout en décidant maaster Hersebom et dame Katrina à laisser Vanda en France, sous la condition expresse que, chaque année, elle irait avec lui les embrasser à Noroë. Il avait bien songé à garder en Bretagne toute sa famille adoptive, et offrait même d'y faire transporter de toutes pièces, au bord de la rade de Brest, la maison de bois où il avait passé son enfance. Mais ce projet d'émigration en masse fut généralement jugé impraticable. Maaster Hersebom et dame Katrina étaient trop âgés pour un pareil changement dans leurs habitudes. Ils n'auraient pu être pleinement heureux dans un pays dont ils ne connaissaient ni la langue ni les mœurs. Force fut donc de les laisser repartir, non sans leur assurer pour leurs vieux jours cette aisance que toute une vie de labeur et d'honnêteté avait été jusqu'alors impuissante à leur conquérir.

Erik aurait voulu au moins garder Otto. Mais, lui aussi, il préférerait son fiord à toutes les rades de la terre, et il ne voyait pas d'existence préférable à celle de pêcheur. S'il faut tout dire, les cheveux gris de lin et les yeux bleus de Regnild, la fille du gérant de la fabrique d'huile, n'étaient pas étrangers à cette attraction invincible que Noroë gardait pour Otto. C'est du moins ce qu'il fut permis de conclure, quand on apprit qu'il allait l'épouser à “Yule” (Noël) prochain.

M. Malarius compte bien faire l'éducation de leur enfant comme il a fait celle d'Erik et de Vanda. Il a modestement repris sa place à l'école du village, après s'être vu associé aux honneurs décernés par la Société de géographie de France au

commandant de l'*Alaska*. Il corrige actuellement les épreuves de son magnifique ouvrage sur la flore des mers arctiques, édité aux frais de la Société Linnéenne. Quant au docteur Schwaryencrona, il n'a pas encore mis la dernière main au grand Traité iconographique, qui doit transmettre son nom à la postérité.

La dernière affaire judiciaire dont se soit occupé M. l'avocat Bredejord a été le procès engagé par lui pour établir les droits d'Erik à la propriété entière de la source *Vandalia*. Il l'a gagné en première instance et en appel, ce qui n'est pas un mince succès.

Erik a profité de ce succès, et de la grosse fortune qui lui est échue, pour acheter l'*Alaska*, qui est devenu son yacht de plaisance. Il s'en sert tous les ans pour aller, en compagnie de Mme Durrien et de Vanda, voir à Noroë sa famille adoptive. Quoique son état civil ait été rectifié et qu'il porte aujourd'hui légalement son nom d'Émile Durrien, il a tenu à y ajouter celui d'Hersebom, et tous les siens ont conservé l'habitude de l'appeler Erik.

Le vœu secret de sa mère est de lui voir épouser un jour Vanda, qu'elle aime comme sa fille ; et ce vœu est trop conforme à sa propre inclination pour qu'un jour ou l'autre il ne soit pas réalisé.

En attendant, Kajsa reste fille, avec le vague sentiment qu'elle a, comme on dit, “manqué le coche.” Le docteur Schwaryencrona, M. Bredejord et le professeur Hochstedt jouent toujours au whist.

Un soir que le docteur se montrait plus mauvais joueur que de raison, M. Bredejord s'est donné le plaisir de lui rappeler, en tapotant sa tabatière, une circonstance trop oubliée :

“ Quel jour comptez-vous donc m'envoyer votre Plin d'Alde Manuco ? lui dit-il avec un éclair malicieux dans les yeux. Vous ne pensez plus sans doute qu'Erik soit d'origine irlandaise ?”

Le docteur resta un instant étourdi sous le coup. Mais, se remettant bientôt :

“ Bah ! un ex président de la République française descend bien des rois d'Irlande ! dit-il avec conviction. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il en fût de même de la famille Durrien !”

—Évidemment, répliqua M. Bredejord. C'est même si vraisemblable que, pour un peu, je vous enverrais mon Quintilien !”

FIN

POUR PARAITRE DANS LE PROCHAIN NUMERO :

## L'HEROINE DU DESERT

— PAR —

GUSTAVE AIMARD ET J.-B. D'AURIAC